

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



N° 70 avril - mai - juin 2020

Un dessin de Jean-Claude Lucazeau



Extrait de « L'air du pays » (éditions du Croît vif)
de Charly Grenon, Jean-Claude Lucazeau, Jacques Edmond Machefert, et Pierre Péronneau

Mes bons émits, à cause de thièle salop'rie d' virus, le Gouvarnement a dit qu'o foulait que jh' restions teurtous encabanés. Alors j'en ai profité pour terminer, avec trois semaines d'avance, le Boutillon n° 70. Cela vous fera de la lecture, puisque nous savons que cette affaire de confinement n'est pas finie.

Le Boutillon n° 69 a reçu près de 53 000 visiteurs, sans compter les démultiplications dues à internet. Je tiens à remercier tous ceux qui m'envoient des textes pour publication. Sans eux, votre journal n'existerait pas. N'oubliez pas de m'écrire sur mon adresse internet figurant en dernière page, si vous souhaitez communiquer directement.

Et dans ce numéro 70, que trouve-t-on ? Connaissez-vous le peuple des Popotabou ? C'est Goulebenéze qui vous en parle page 22 : les Popotabou ont beaucoup de ressemblance avec les Français, vous pourrez le vérifier ... Avec René Ribéraud et Michèle Barranger, nous continuons notre étude sur la grammaire saintongeaise, ce qui va nous permettre de mettre à jour le Boutillon spécial sur le sujet. Par contre, nous ne savons pas quand nous pourrions nous réunir à nouveau. Enfin vous trouverez des textes en français et en patois, sans oublier le Kétoukolé de Jhoél.

Bonne lecture.

Vous pouvez toujours naviguer sur notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon> pour consulter les Boutillons précédents.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Sommaire

		Pages
Dans mon village autrefois	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	3
Cheval d'enfer (3 ^{ème} partie)	Jean-Bernard Papi	7
Belle de Provence	Cécile Négret	10
À propos du Boutillon n° 69	Jean-Jacques Bonnin	11
Gabriel Albert, un artiste autodidacte	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	12
Bats ton dail	Francis Bouchereau	14
La laitière et le laitier	Jean-Jacques Bonnin	17
La p'tite épicerie	Yves Rabault	18
Un livre à découvrir ou à relire : L'arentelle	Michelle Peyssonneaux	19
Les deux losses	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	19
Grammaire saintongeaise : écriture et prononciation	Michèle, René et Pierre	21
Gueurnut chez les Popotabou	Goulebenéze	22
Un peu de vocabulaire	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	23
Kétoukolé	Joël Lamiraud (Jhoél)	24
Boune, t'en souvins-tu ?	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	25
Nos lecteurs nous écrivent	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	26

Dans mon village autrefois ...

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ... Vous connaissez la chanson ! Nous sommes au milieu du 20^{ème} siècle (années 1950 à 1960). Mon village natal, c'est Colombiers, une petite commune d'environ 250 habitants, entre Saintes et Pons, sur le bord de la Seugne.

Dans mon village, autrefois, il y avait ma maison, près de la rivière. J'y vivais avec ma grand-mère Lucienne. Depuis la mort de mon grand-père en 1917, au cours de la grande guerre, elle était toujours habillée en noir. Elle était journalière. Elle allait chez les uns et les autres, pour faire la lessive, à l'époque où personne n'avait de machine à laver. C'était un travail pénible. Je la revois, frottant le linge sur une planche, au dessus d'une grande bassine pleine d'eau chaude, puis le rinçage. Elle était demandée également pour aider lors des repas de baptême ou de mariage, ou encore pour la *thieuzine de goref*. Cela lui donnait un revenu en plus de sa pension de veuve de guerre.

Dans notre maison, nous avons l'électricité, mais pas l'eau courante. Il fallait prendre un seau et le remplir au puits du voisin. Le seau était ensuite posé sur le bord de l'évier, et une *cassotte* servait à puiser l'eau pour la cuisine ou pour une toilette sommaire. Le grand toilettage, c'était l'été, dans une grande bassine chauffée au soleil.



Ma grand-mère Lucienne (à gauche) avec une voisine et moi en 1946

L'eau courante est arrivée, me semble-t-il, en 1954. Ce fut un changement radical dans la vie de tous les jours. Il suffisait de tourner un robinet pour faire couler l'eau à volonté. Finis les voyages au puits du voisin.

La télévision n'avait pas encore fait son apparition dans le village. Nous avions un poste de radio, et nous écoutions Radio Luxembourg : le soir, c'était « La famille Duraton ». Puis une nouvelle radio est arrivée, Europe n° 1, avec un feuilleton appelé « Signé Furax ».

Devant ma maison, il y avait un magnifique poirier, qui donnait, à la fin de l'été de savoureuses petites poires rouges, qu'on appelait poires roussettes. Elles étaient délicieuses lorsqu'on les croquait, et Lucienne en mettait dans des bocaux pour l'hiver.

Plus tard dans ma vie, à l'âge où je passais des examens scolaires, lorsque le poirier était en fleurs, c'était un repère pour moi. Je savais que c'était le moment de donner le dernier coup de collier : le bac, d'abord, (écrit et oral dans toutes les matières) en première et en terminale ; la maîtrise ensuite, à la fac de Bordeaux.

Dans mon village, autrefois, il y avait la rivière nourricière, poissonneuse. Chaque paysan avait son bateau plat qu'il conduisait à l'aide d'une *pigouille* (une perche), et tendait des *bourgnons* pour attraper des tanches ou des brochets. Pour les anguilles, on mettait au fond de l'eau un fagot de javelles (sarments de vignes) dans lequel elles venaient se *capi* (se cacher). Il suffisait de sortir rapidement le fagot de la rivière avec un crochet, de le poser au fond du bateau et de récupérer

le poisson. Je me souviens que ma grand-mère achetait souvent du poisson à notre voisin, le père Comte, ce qui nous permettait de nous régaler d'une friture d'anguilles à un prix tout à fait raisonnable.

Plus tard, à partir de quatorze ou quinze ans, je partais seul sur la rivière. La Seugne n'était pas très profonde sauf à un endroit précis. Après avoir passé un gué, appelé « Le pavé », où les éleveurs venaient faire boire leur bétail, en poursuivant sa route on arrivait à la fosse, profonde de cinq à six mètres : il fallait alors utiliser la *pigouille* comme une pagaie. Après avoir passé ce moment difficile, il y avait plusieurs embranchements. Je choisissais le plus souvent un canal qui conduisait au moulin de Mérignac, à la limite de la commune de Montils. Impossible d'aller plus loin, il fallait faire demi-tour.

Je garde de ces ballades en bateau un souvenir ému. Seul, au milieu de la rivière, dans le calme, avec le chant des oiseaux pour unique compagnie, c'était un moment de pur bonheur. De temps en temps je rencontrais un pêcheur à la ligne, et la discussion s'engageait. Une fois, j'ai croisé Monsieur le curé, grand pêcheur (de poissons) devant l'éternel, assis sous un saule, avec sa canne à pêche et sa bouteille de vin baignant dans l'eau pour la conserver au frais.

Un jour, j'ai accompagné l'oncle Marcel pour pêcher des écrevisses. Il conduisait lentement le bateau, moi j'étais devant avec une épuisette, scrutant le fond de la rivière, et nous en avons attrapé une cinquantaine. Bien entendu cette pêche était interdite. Mais nous n'avons rencontré aucun garde !

La rivière existe toujours, mais elle donne moins de poissons.





Église de Colombiers. L'épicerie Benéteau se trouvait à droite

Dans mon village, autrefois, il y avait de nombreux commerces : trois épiceries, deux boulangeries, une boucherie, une forge et un café. C'étaient des lieux de rencontre, de discussions et de convivialité qui donnaient une vie à la commune. Tous ont disparu, avec le développement des supermarchés et de l'automobile.

La première épicerie, en face de l'église, était tenue par Guy et Emma Benéteau. Guy faisait des tournées, avec son fourgon Ford et tenait un stand, me semble-t-il, aux marchés de Saintes. Pendant quelque temps, ils ont installé une pompe à essence, actionnée à la main. Leur fils Rémy jouait de l'accordéon. Le frère d'Emma conduisait un autocar qui faisait le trajet Saintes-Cognac, ainsi que des voyages d'agrément : c'était l'entreprise Julien et Coutanceau. Les Benéteau étaient propriétaires d'une belle Citroën noire à traction avant.

En remontant vers le haut du village, on trouvait l'épicerie de Raymond et Jeanne Guérit, et de leur fils Robert. C'était la plus importante de la commune.

La troisième épicerie se trouvait un peu plus loin. Elle était tenue par Maria Régnier. Sur le comptoir il y avait des bocaux de bonbons, et Maria me permettait parfois d'en chiper un. Une arrière-salle servait de bar-café.

Près de l'église se trouvait la boulangerie Delort. Je m'y installais parfois pour admirer le boulanger lorsqu'il sortait la pâte du pétrin pour en faire des baguettes ou des « pains de deux ». Le samedi, lorsqu'il préparait pour le dimanche ses petits gâteaux à la crème au beurre, qu'on appelait « mokas », il me laissait lécher le reste de crème dans le récipient. Lucienne apportait parfois un plat de tomates farcies qui cuisait dans le four, une fois tous les pains sortis.

La deuxième boulangerie (Bourdeau puis Gadiou) était à l'autre bout du bourg. A proximité se trouvait la boucherie Brousset. De temps en temps Lucienne achetait un morceau de viande. Mais c'était cher pour sa petite bourse. Elle préférait cuire un poulet. « O fait maî d'effet qu'in beefsteak », disait-elle.

La forge de la famille Breton était tout près. On venait y faire réparer les charrues ou ferrer les chevaux. En sortant de l'école, nous nous arrêtions un moment pour voir fonctionner l'immense soufflet et pour écouter le bruit du marteau.

Le café se trouvait au milieu du village. Régulièrement, le coiffeur Guibert venait s'installer pour exercer son métier. Les clients venaient, discutaient en attendant leur tour et consommaient un verre de vin blanc. Dans la salle de bal, un cinéma ambulant venait parfois, le soir, et attirait du monde. Je me souviens d'avoir assisté à certaines séances, avec mes copains d'école.

J'oubliais un commerce très particulier. Léa Bodin vendait du tabac, des cigarettes et des timbres. Elle était située entre la forge et la deuxième boulangerie. Lorsqu'on entrait chez elle, on était surpris par l'ambiance et l'odeur. Ses poules couraient partout dans la maison, et se soulageaient sur la table. Il fallait parler très fort, car elle était sourde. C'était un personnage haut en couleur.

Dans mon village, autrefois, il y avait mon école. Elle était située à l'emplacement de l'actuelle salle des fêtes. C'était une classe unique de 25 à 30 élèves. L'institutrice s'appelait Madame Roche. C'était une petite dame pleine d'énergie. Avec le recul je me rends compte de l'organisation qu'il lui fallait pour, dans la journée, apprendre l'écriture et la lecture aux petits, s'occuper des moyens, et préparer les grands au certificat d'études.

Elle était sévère mais juste, et nous la respections. Les parents lui donnaient toujours raison lorsqu'elle punissait les enfants. Pour ce qui me concerne, j'ai l'impression d'avoir acquis, dans cette école, tous les éléments de base nécessaires pour continuer mes études dans de bonnes conditions.

La cour de récréation était partagée en deux par un arbre : d'un côté les filles, qui jouaient à la balle ou qui dansaient en chantant, de l'autre les garçons, qui jouaient au ballon ou aux billes. Les cabinets des garçons étaient très rustiques. C'était un simple trou, et à la récréation nous nous réunissions tous en cercle autour de ce trou, sans complexe, pour vider nos vessies.

En classe, nous étions mélangés, filles et garçons. Nous avions des plumes sergent-major, avec des encriers qu'il fallait remplir d'encre, un tableau noir sur lequel l'institutrice écrivait, le matin, les leçons de morale. L'hiver, la salle de cours était chauffée par un gros poêle alimenté en bois et en charbon.



Cette photo date de 1951 ou 1952. Je suis au deuxième rang, le troisième en partant de la gauche

Le jeudi, nous n'avions pas classe. Avec quelques copains nous nous inventions des jeux. Je m'étais fabriqué une épée, que j'avais baptisée « Durandal française », certainement après avoir écouté notre institutrice nous raconter l'histoire de Charlemagne et de son neveu Roland.

J'avais eu en cadeau, après la perte d'une dent de lait et le passage de la petite souris, un joli petit vélo, et j'allais sur les routes, en toute liberté, sans que Lucienne s'inquiète de mon absence. Ma seule contrainte : être revenu au moment des repas ou pour faire les devoirs. Il est vrai qu'il y avait, en ce temps-là, beaucoup moins de voitures qu'aujourd'hui.

Le jour du 11 novembre, la classe était réunie autour du monument aux morts. Le maire citait le nom de ceux qui figuraient sur le monument, et un adjoint répétait à chaque fois : « mort pour la France ». À la fin de la cérémonie, nous chantions La Marseillaise.

En 1953, après avoir passé l'examen d'entrée, je fus inscrit en sixième au collège de Saintes. C'était le vieux collège qui se trouvait Square André Maudet, dans lequel, avant moi, mon grand-père Goulebenéze, mon père et ma mère avaient fait leurs études. Ma mère était surprise d'apprendre que notre professeur de mathématiques, Monsieur Roy, qu'on appelait « La mort », avait sévi de son temps, avec le même *châfre*.

À partir de la cinquième, jusqu'en terminale, nous avons emménagé dans un collège tout neuf, dans le quartier Saint Vivien.

J'avoue avoir apprécié de suivre toute ma scolarité dans le même établissement, avec les mêmes professeurs, et les mêmes copains. Un seul bémol cependant : nous n'étions que des garçons. Les filles nous rejoignaient en classe de terminale. C'était déjà comme ça du temps de mes parents : c'est ainsi que mon père Robert a connu Suzanne, la fille de Goulebenéze.



Le monument aux morts. A gauche, l'ancien temple protestant. A droite la mairie : l'école était derrière.

Dans mon village, autrefois, il y avait le curé. Je crois qu'il s'appelait Étienne Pagneau. Il logeait à Montils et venait régulièrement à Colombiers pour dire la messe, toujours en soutane. Pendant deux ans, je fus enfant de chœur.

Lorsque nous préparions la communion solennelle, les leçons de catéchisme étaient données par une vieille dame en fauteuil roulant, Madame Sarrazin. Elle nous posait toujours les mêmes questions, auxquelles nous devions répondre par cœur : « Qu'est-ce que Dieu ? », « Qu'est-ce que l'immaculée conception ? », « Comment Jésus est-il mort ? ». J'avoue que nous n'étions pas très intéressés, et que nous souhaitions que la leçon se termine rapidement pour aller jouer.

Par contre, quand c'était le curé lui-même qui donnait les leçons, dans l'église, nous avions intérêt à nous tenir tranquilles, car il ne tolérait pas les écarts de discipline et n'hésitait pas à sévir. L'un d'entre nous garde encore, sur son derrière, la trace de la semelle de Monsieur le curé !

Il y avait, dans la commune, un temple qui n'était plus en activité. Cela montre qu'il a dû y avoir, à une certaine époque, une communauté protestante.

Dans mon village, autrefois, il y avait une gare. Elle était commune aux deux villages de Montils et de Colombiers. Pour y accéder, il fallait parcourir un kilomètre environ, sur une route plantée de très beaux peupliers que l'on appelait « La chaussée », avec quatre ponts qui enjambaient les bras de la Seugne. La chaussée existe toujours, mais les peupliers ont disparu à cause des tempêtes successives. Ils ont été replantés. L'hiver, il arrivait souvent que la rivière soit en crue : c'était « la dérivée », et la route était impraticable.

La gare se trouve sur la ligne de Bordeaux à Saintes et il existait un train omnibus qui desservait toutes les stations entre les deux villes. Au début c'était un train à vapeur, il fut remplacé par un autorail.

Le premier lundi du mois, lorsque je n'avais pas école, j'accompagnais Lucienne à la foire de Saintes. Nous prenions le train du matin, et celui du soir pour revenir. A midi, nous piqueniquions sur un banc dans le jardin du Palais de justice. Il y avait une fontaine pour se désaltérer. Souvent elle achetait des huîtres (elle les appelait « huîtres ») à une marchande qui se trouvait à proximité. Parfois nous voyions apparaître le SDF local, qu'on appelait « Neveu », et qui avait ses quartiers sur les marches du Palais. Elle lui donnait les restes de fromage. Un jour, nous rencontrâmes mon grand-père Goulebenéze, au coin des Nouvelles galeries. On venait d'installer des feux tricolores, et il s'amusa de voir les conducteurs qui ne savaient pas trop quoi faire face à cette nouvelle contrainte.

Pour revenir à Colombiers, au lieu de nous rendre à la gare pour prendre le train, nous avons la possibilité d'avoir une voiture, que nous attendions au coin des Nouvelles galeries : c'était le « Courrier ». Le conducteur s'appelait Monsieur Cheveau. Il avait une Peugeot 403 break qui roulait au gaz, et dans laquelle il avait installé plusieurs sièges pour transporter les clients. Son rôle, c'était surtout le transport de sacs de courrier, pour les déposer dans les agences postales des communes traversées. Le transport de voyageurs était accessoire, et je ne suis pas certain qu'il en avait le droit. C'était pratique, mais un peu folklorique : sur la route nationale, dans les descentes, il coupait le contact pour économiser le carburant.

La gare ne fonctionne plus. Plus aucun train ne s'arrête à Montils-Colombiers.



Dans mon village, autrefois, il y avait une laiterie. Comme la gare, elle était commune aux deux villages, et le beurre de Montils-Colombiers se vendait dans toute la France. Mon oncle Marcel y travaillait. Il partait le matin en mobylette, car elle se trouve sur la commune de Montils, au village de Mérignac, à environ trois kilomètres.

Beaucoup d'agriculteurs, à cette époque, avaient des vaches laitières. Le lait était collecté tous les matins pour être emmené, dans des bidons, à la laiterie.

Lorsque Lucienne avait besoin d'un litre de lait, c'était facile. Elle prenait son petit bidon et allait chez ses voisins Paul et Raymonde Métraud, le soir, au moment de la traite. Elle restait un moment à discuter, car il y a toujours des choses à raconter dans une petite commune. Paul était un honnête homme, posé, toujours de bons conseils, et un excellent patoisant : il savait raconter avec humour les histoires de Goulebenéze.

Puis Lucienne revenait et faisait bouillir le lait dans une casserole, en surveillant *peur pâ qu'o bronze !* Il se formait à la surface une crème à la fois ferme, épaisse et onctueuse. Elle en étalait, pour moi, une partie sur une tranche de pain, en ajoutant du sucre ou du chocolat en poudre. Un régal d'un autre temps. Essayez donc de faire de même, avec le lait pasteurisé et écrémé acheté dans les grandes surfaces. Le vrai goût du lait a disparu de nos papilles.

Elle faisait des tartes, des pets de none ou des merveilles. Elle faisait également la soupe au lait, dont je ne garde pas un souvenir impérissable. Je ne sais pas trop ce qu'elle mettait dans le lait, à part du sel. Nous « dégustions » cette soupe chaude, avec des morceaux de pain qui baignaient dans le breuvage. Mais j'avais appris à manger de tout. À cette époque, mieux valait ne pas être *zirou !*

Comme toutes les laiteries locales, celle de Montils-Colombiers a disparu, en 1975.

*
* *
*

Ne croyez surtout pas que j'éprouve des regrets et de la nostalgie de cette époque. Certes, tous les commerces ont disparu, mais la commune de Colombiers s'est agrandie, s'est modernisée, un groupe scolaire a remplacé notre ancienne école. Le progrès a permis un grand nombre d'améliorations dans la vie courante, et nous en profitons. J'ai quitté mon village il y a longtemps, mais j'y reviens de temps en temps pour visiter des amis, et à la Toussaint pour fleurir le cimetière.

En ce temps-là, nous nous contentions de ce que nous avions, la notion de société de consommation n'existait pas. Lorsque nous étions enfants, il fallait faire preuve d'imagination pour inventer des jeux et des personnages. Mais je crois que si internet avait existé, nous aurions fait comme les *drôles d'aneut* : nous aurions passé une bonne partie de notre temps à pianoter sur une tablette.

J'ai simplement voulu donner un témoignage de la façon dont nous vivions, dans les années 1950–1960. Et j'ai voulu aussi rendre hommage à Lucienne Bridier, ma grand-mère paternelle, avec laquelle j'ai passé une grande partie de ma jeunesse.

Elle est née à Colombiers le 1^{er} octobre 1890. Elle a passé le certificat d'études à 11 ans. Elle écrivait sans aucune faute d'orthographe, et était encore capable de réciter le nom des départements avec leur chef-lieu. Elle m'a appris la lecture, et je savais déjà lire, lorsque je suis entré à l'école primaire.

Elle voulait être institutrice. Mais ses parents n'ont pas voulu, par manque de moyens financiers. En outre, il n'était pas question de faire autrement que ses deux frères et sa sœur, il fallait rester à la terre.

Elle n'a pas eu une existence facile, mais elle s'en est sortie, par sa ténacité et son courage. En 1912, elle épousa mon grand-père Pierre Péronneau. En 1913 naissait mon père, Robert, qu'elle éleva seule après la mort de son mari, en 1917. Pendant la guerre de 40, c'est Robert, mon père, qui mourut, deux mois après ma naissance : il travaillait à la gare de Saintes et fut percuté par un convoi lors d'une manœuvre.

Avant de décéder, en 1986, elle a eu le bonheur de connaître ses deux arrière petits-enfants, Benjamin et Romain. Tous les deux sont mariés maintenant, ils ont des enfants.

La vie continue. Comme disait Goulebenéze : *o s'rait b' deumajhe que la race se parde !*



Lucienne avec ses deux arrière petits enfants jumeaux, Benjamin et Romain, en 1982

Cheval d'enfer (3ème partie)

Jean-Bernard Papi

J'aimais voler en radada, en rase-mottes, mais lorsque le terrain, comme autour de Cognac, n'était pas trop accidenté. Ce n'était pas tout à fait le cas aujourd'hui. Nous suivions le fond d'une vallée avec de la forêt à flanc de montagne. Les cimes des arbres filaient de part et d'autre de mes ailes et à quelques mètres au-dessous. Il faisait très chaud dehors et j'avais, effectivement, entrouvert les verrières. L'air balayait l'habitacle de ses miasmes et l'aumônier ne vomissait plus. J'avais la carte sur les genoux. Pas question de voler en ligne droite, il fallait suivre le relief et se faufiler d'une vallée à l'autre, jusqu'à destination.

Je pensais à Michèle. Pour la première fois, je me souvenais du visage et du corps, y compris des grains de beauté, d'une des putes de l'admirable établissement. Cette fille me plaisait, et cette bonne volonté qu'elle mettait à vous faire jouir était tout à fait touchante, émouvante même. Je me dis qu'ayant Jésus derrière moi il fallait que je chasse ces pensées paillardes, et nouvelles, qui me tarabustaient.

L'odeur était maintenant presque supportable, autant que d'être enfermé dans une étable de cochons au mois d'août.

- Ça va mon père ?

- Ça va mieux, me répondit une voix chevrotante. Je ferme les yeux.

- Vous fermez les yeux ?

- De voir défiler le paysage si près, ça me fait tourner la tête.

J'aurais dû ne pas tourner la mienne. J'avais perdu de l'altitude pendant que nous bavardions. L'espace d'une seconde je regardai à ma droite. C'est ainsi qu'un arbre, un eucalyptus énorme, un peu à l'écart et plus haut que les autres nous barra le chemin. L'oued que nous suivions s'arrêtait brusquement pour céder la place aux arbres. Et nous aussi, nous allions nous arrêter brusquement. Un mur de verdure se dressa devant nous.

J'avais tiré sur le manche de toutes mes forces. Le fuselage rabota le sommet d'un arbre, une dérive de profondeur fut arrachée et une pale d'hélice cassa net. L'avion piqua du nez à droite, vers la montagne, et plongea dans la forêt. Le vacarme était énorme, tonitruant, les branches éclataient sur notre passage tandis que des morceaux de ferraille giclaient de tous les côtés. Par miracle, bien qu'épluchée de tout ce qui dépassait, la cabine demeura à peu près intacte. Après une cinquantaine de mètres de plongeon entre les branches des eucalyptus et des pins, elle s'immobilisa sur le sol et versa sur le côté. Nous étions environnés de tôles déchiquetées et de débris de branchages.

Je me tortillai pour m'extraire de la cabine, sachant que la carcasse et ce qui restait des ailes avec leurs réservoirs, pouvaient prendre feu d'un instant à l'autre. L'air était saturé d'essence. Une fois debout, je constatai que j'étais en bon état, mis à part une estafilade à la joue et un doigt cassé à la main gauche, le majeur, retourné. J'arrachai mon gant et remis mon doigt en place, sur le champ, à chaud, en profitant de la douleur comme d'un anesthésique. Puis, j'aidai le curé à sortir. Il avait perdu ses lunettes, avait une bosse énorme au front, malgré le casque, et une plaie qui saignait au genou gauche. Je n'étais pas secouriste mais comme il pouvait encore le plier, j'en conclus que rien n'était cassé. Il récupéra sa mallette, intacte.

- Dieu est avec nous, dit-il d'une voix rauque et essoufflée.

J'avais des doutes là-dessus. J'avais averti la maison mère par radio que je descendais à cent pieds, lorsque nous nous étions rapprochés du sol. Mais, évidemment, je n'avais pas eu le temps de la prévenir que nous nous écrasions. Les secours allaient s'organiser lorsque l'on s'apercevrait que nous devrions être posés à Saïda depuis un temps raisonnable. Cependant, le nombre de vallées, sur la route que nous étions censés emprunter, était grand. J'eus l'idée d'utiliser le poste radio, mais la batterie chargée de l'alimenter gisait à deux mètres de là, complètement disloquée et éventrée.

Je jetai mon casque trop encombrant, pris la trousse de survie, la carabine et ses chargeurs et persuadai mon curé de quitter les lieux au plus vite. Mettre le feu à l'épave m'était venu à l'esprit, pour alerter les secours. Mais c'était aussi prévenir les fellouzes. Je réussis à traîner l'aumônier sur une centaine de mètres, lui et sa fichue mallette. Il boitait et se plaignait du thorax et de la tête. Je l'obligeai à garder son casque jusqu'à l'arrivée des secours, on ne savait pas comment c'était là-dessous. Dans la trousse, je trouvai de l'eau de Dakin, ainsi qu'une aiguille et du fil pour recoudre son genou, ouvert jusqu'à l'os sur la largeur d'une main. Foutue planche de bord, pour peu que l'on soit novice on avait toutes les chances de cogner du genou dessus si on n'allongeait pas les jambes en cas de crash. Je lui fis une piqûre de morphine. Il y avait une demi-douzaine d'ampoules auto injectables dans la trousse. Il eut l'air de reprendre des couleurs, après ma petite intervention chirurgicale.

Je mis une attelle à mon doigt, posai un pansement sur ma joue et suçai quelques grammes de lait concentré et sucré, en tube. Je sortis les panneaux rouges destinés à baliser, sur le sol, notre point de chute. Je les plaçai dans l'espace déboisé par le T6. J'avais aussi des fusées de détresse pour le cas improbable où on nous survolerait la nuit, et d'autres bidules comme un miroir pour faire des signaux lumineux, une boussole, des tubes de lait, une boîte d'eau minérale et même du papier hygiénique.

L'aumônier, étendu au pied d'un arbre et à l'ombre de la forêt, la tête posée sur sa mallette, réclamait ses lunettes d'une voix lointaine, à peine audible. Je lui fis avaler un peu de lait concentré et de l'eau, puis préparai un petit feu pour la nuit. Nous aurions dû nous poser depuis une heure maintenant et les recherches devaient commencer à s'organiser.

Malheureusement, la nuit tombait et nos T6 n'étaient pas équipés pour voler la nuit loin de leur terrain d'atterrissage. On ne pouvait risquer sottement la vie d'autres pilotes pour des gens qui étaient certainement morts. C'est ainsi que j'imaginai le raisonnement du Grand chef, de Bouin ou de Saubat. Quant à demander à la Légion ou aux commandos de Georges Grilloit de venir nous chercher, autant exiger qu'ils ratissent le Sahara. Nous allions devoir passer la nuit ici. Les recherches seront plus efficaces demain durant la journée, me dis-je.

Le Padre finit par s'endormir, une deuxième morphine dans les fesses. J'avais avalé un cachet de benzédrine - des amphétamines en tablette trouvées dans la trousse de sauvetage-, pour tenir le coup et monter la garde sans somnoler. Je m'étais installé un poste de guet, derrière un tronc d'arbre abattu. Je tenais sous le feu de ma carabine la zone déboisée par l'avion et une partie de la forêt par où pouvait surgir l'ennemi. Le feu flambait à quelques mètres dans mon dos, à côté de l'aumônier. J'avais posé mon pistolet à portée de la main, dans un buisson, sûreté enlevée, prêt à tirer. Je tenais la carabine appuyée au creux de mon coude.

J'avais lu quelque chose comme ça dans Férimore Cooper quand j'étais gosse, c'était la position d'attente des coureurs de prairies lorsque l'indien menaçait de les attaquer. Malgré cela, dans la forêt touffue qui nous environnait et dans le crépuscule naissant, il ne m'était guère possible de distinguer quelque chose au-delà des premiers troncs. Mais il fallait que je me rassure en pensant à Œil-de-Faucon et à Cerf-Agile. Je devais, la nuit, me fier surtout à mon ouïe et à mon odorat, encore un truc des chasseurs coureurs de prairies.

Le sous-bois est abondamment pourvu de branches mortes dont les craquements m'avertiront si quelqu'un approche, me dis-je. J'avais plusieurs fois monté la garde, à Cognac, auprès d'un tas de vieux bidons d'essence et nombre de baraques sans intérêt. Je conservais, de ces nuits passées à la fraîche, une expérience très relative de l'obscurité, de ses tromperies et faux-semblants. Mais enfin, je n'étais pas totalement novice. Les petits animaux de la forêt, malgré le feu, n'étaient pas loin. Je percevais leurs frottements sur l'herbe et la débandade de leurs courses brusques. Vers le milieu de la nuit, un froid vif et pénétrant me tomba sur les épaules. J'avais laissé à Saïda mon blouson de vol molletonné, une occasion de plus de maudire mon insouciance stupide. Je me rendis près du feu pour me chauffer et remettre du bois.

- Avez-vous froid ? demandai-je à l'aumônier qui venait de se réveiller.

- Ça va, me répondit ce brave homme en claquant des dents de fièvre. Couvrez-vous donc de ma chasuble, dans la mallette.

Je le rapprochai un peu plus du feu et l'enveloppai dans un morceau de parachute, puis je sortis la chasuble, blanche avec une large bordure de broderies dorées, et l'enfilai. C'était, en fait, un poncho de coton et de laine, plutôt voyant mais suffisamment chaud pour me permettre de veiller dans de bonnes conditions. J'obligeai l'aumônier à boire son vin de messe, pour se refaire des forces. J'envisageai de partager avec lui la poignée d'hosties, si le lait concentré venait à manquer. Toutes les trois heures, j'avalais une gorgée de lait et une benzédrine. Dire que ma nuit de garde fut de tout repos serait mentir. J'entendais des bruits suspects, des appels indistincts, des cris comme si une armée nous encerclait. Les arbres craquaient sous le froid mordant et le vent les agitait en rafales, histoire de semer un peu plus le trouble dans ma cervelle. Je sursautais à chaque bruit et crispais mes doigts sur la carabine à en attraper une crampe. L'envie me démangeait de faire feu au hasard. Je me mis à penser à Michèle, puis bizarrement à Mireille. Des prénoms voisins mais des talents fort éloignés. Mais après tout, qu'est-ce que j'en savais ? Quand la sœur de Marc entra dans ma chambre avec mon petit déjeuner, combien de fois son peignoir s'était-il ouvert sur ses cuisses, à l'occasion d'un geste faussement naturel et spontané ?

Elle avait de jolies jambes la binoclarde et même les lunettes lui allaient bien, finalement. Au physique, peu de différences entre Michèle et Mireille. Même taille, mêmes seins gros comme le poing, mêmes jambes longues et nerveuses de sauteuse en hauteur. Finalement, j'aurais pu me montrer plus entreprenant avec Mireille et goûter au charme d'un baiser, même sur un fond électrostatique de treillis métallique. Un baiser et plus encore, en me forçant un peu. Juste pour lui faire rentrer dans la gorge son « abruti en bronze massif ». Qui serait venu nous déranger ? Marc ? Je suis persuadé qu'il aurait été content que ce soit moi. En réalité, mes souvenirs de Mireille étaient flous, comme passés à l'acide et je me pris à le regretter. Il faudra que je réclame une photo à Marc quand nous nous retrouverons. Je vois sa tête d'ici... Ce cher Marc et ses gris-gris. De ce côté-là, je n'étais pas mal loti non plus, dans le genre, avec ma chasuble.

Etonnant comme nous avons les mêmes goûts, lui et moi, les mêmes lectures avec un penchant pour les auteurs américains. Une passion aussi pour le cinéma, pourvu qu'il soit d'action. Ah, les westerns et les films de guerre, « Tant qu'il y aura des hommes » que nous étions allés voir trois fois !

Je me demandai ce que penserait Mireille, si elle me savait dans une forêt infestée de fellaghas en compagnie d'un aumônier blessé ? Serait-elle effrayée, inquiète ? Et madame Messer, mon professeur d'anglais au lycée dont j'étais alors si amoureux le serait-elle ? Je dévorais des yeux sa silhouette légère, malgré ses presque quarante ans, quand elle marchait de long en large dans la salle de classe ou qu'elle traversait la cour d'un pas de danseuse. Elle le savait, l'hypocrite qui posait une fesse, ronde et dure comme un ballon de hand-ball, sur un coin de ma table ou se collait contre mon épaule pendant que, à sa demande, je traduisais Jérôme K. Jérôme en bafouillant. Elle sentait l'eau de lavande et la fraîcheur acidulée d'une brassée de genévrier. Elle avait aussi des seins pointus qui me rentraient dans l'épaule et une taille telle que je n'en avais jamais vu de si fine. À vous faire rêver. Et quelle classe dans ses jupes étroites et ses chemisiers blancs dont elle tripotait sans cesse les boutons, comme pour m'inviter à les défaire.

Je les avais défaits, justement. Je venais d'entrer en école de pilotage. Nous nous étions rencontrés en ville et nous avons bavardé comme de vieux copains. Je frétiltais auprès d'elle, tel un jeune chien attendant un sucre. J'avais la voiture de mes parents, je venais de passer mon permis. C'était mon oncle Roger qui était examinateur pour les permis de conduire, à Angoulême. Je faisais donc le fanfaron avec l'Aronde de mon père. J'avais invité madame Messer à faire une promenade. Nous avons tourné autour d'Angoulême, de village en village jusqu'à la nuit. Elle m'avait demandé de la ramener chez elle avec un brin de regret dans la voix. Nous avons parlé de la langue anglaise, « d'études indispensables pour réussir », de Mermoz, de Guillaumet, de Vol de nuit. Elle connaissait la vie de Saint-Ex et ses bouquins sur le bout des doigts. Le courage de Guillaumet dans les Andes. Je l'avais écoutée, comme lorsqu'elle nous parlait de la conquête de l'Angleterre par les Normands, en lui regardant toutefois les jambes à la dérobée.

Dans la voiture, sa jupe s'était tirebouchonnée jusqu'à mi-cuisses et son chemisier n'était qu'à peine fermé. Elle portait un soutien-gorge blanc avec de la dentelle à trous. Il était prévu que je passe le lendemain la chercher. À deux heures, au coin de sa rue. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. Elle était à l'heure, dans une robe légère et colorée, fermée par des boutons sur le devant. Je l'ai emmenée tout droit dans un bois, sur la route de Jamac, que je connaissais pour y avoir accompagné mon père lorsqu'il avait la manie des champignons. Elle avait l'air d'accord. J'avais une couverture pliée dans le coffre pour ne pas nous tacher. Elle est descendue de voiture, toute guillerette et m'a embrassé la première. Mais moi, j'étais comme un taureau furieux. J'avais une verge à la place du cerveau. J'ai déboutonné sa robe et pétri ses seins avec brutalité et maladresse. Je devais avoir les yeux d'un véritable fou pour qu'elle prenne peur comme elle l'a fait et cherche à se sauver. Je l'ai maintenue en lui retournant un bras dans le dos et j'ai remonté sa robe puis arraché sa culotte. Elle a cessé de se débattre et s'est mise à pleurer. Je n'ai pas été long.

Après, je me serais tué volontiers. Je n'ai même pas osé lui parler.

Je l'ai ramené à toute vitesse chez elle et je n'ai plus voulu toucher à la bagnole pendant des mois. Ni aux femmes. Le visage d'Odile Messer me réveillait la nuit. Toutes les nuits. Je fuyais toute présence féminine, même au cinéma ; une femme, une jeune fille, s'asseyait à mon côté et je changeais de place. C'était comme si en la violant, je les avais violées toutes. J'aurais donné dix ans de ma vie pour revenir en arrière et recommencer la promenade en gentleman. J'avais seulement pour excuse d'avoir tant attendu ce moment et surtout de ne rien connaître des femmes. Et maintenant en savais-je plus ? Pas sûr, mais quelle leçon j'avais pris ce jour-là ! Je n'en avais parlé à personne, jamais. Il n'y avait qu'avec les filles de la Villa des Roses que je ne me sentais pas en faute.

La nuit passe vite quand on ressasse ses scélératesses et que l'on récapitule pour la centième fois, les conduites, les réflexes et les bonnes manières que l'on aurait dû avoir alors. J'en parlerai au curé demain, s'il va mieux, me dis-je soudain. Peut-être aura-t-il un traitement à me donner, pour oublier. Ou du moins m'écouterait-il, et me fournira-t-il les explications que j'attends, même si en échange je dois me peler la peau des genoux en prières. À l'aube, l'aumônier gavé de morphine s'était endormi, tassé près du feu qui rougeoyait. Le ciel était devenu gris et on distinguait la cime des arbres et le sommet des montagnes. Je me suis dit que les recherches allaient vraiment commencer et que, du côté de Saïda comme de Tiaret, on faisait déjà chauffer les moteurs des T6. Peut-être même que les légionnaires étaient déjà en train de monter dans leurs camions. Leurs GMC hauts sur pattes, seuls capables de rouler dans les fonds d'oueds et sur les pentes abruptes. Euphorique, j'avalais d'un trait la moitié d'un tube de lait, persuadé que dans la journée on allait nous tirer de là.

La consigne est formelle en cas d'accident : rester près de l'épave, coûte que coûte. De toute façon, l'aumônier ne pouvait supporter une marche en montagne. Je m'agenouillai près de lui et introduisis l'orifice du tube de lait dans sa bouche. Il ouvrit les yeux et fit l'effort de me sourire.

- Père, je voudrais vous raconter quelque chose, vous pourriez m'aider à comprendre et à oublier, lui dis-je à l'oreille.

Il fit oui de la tête et me prit la main qu'il serra. Nous serions bien restés comme ça une partie de la matinée, mais les fellouzes étaient autour de nous et nous braquaient avec leurs armes. Je ne les avais pas entendus arriver. Je savais que je n'étais pas un guerrier très affûté et leur présence ne me surprit pas outre mesure. J'avais posé la carabine près du feu. Elle était dans les mains de celui qui devait être le chef et qui l'examinait avec satisfaction. Tout le monde appréciait la carabine à répétition US M1, précise, légère, solide, un vrai petit bijou. Le chef fell partageait l'opinion commune. D'un coup d'œil, je vis qu'ils étaient huit ou neuf, un commando, des jeunes aux yeux fanatiques et au visage fermé et des vieux moustachus bonasses. Tous assez petitement armés de fusils de chasse, de vieux MAS 36 et d'un seul pistolet mitrailleur MAT 49. Du matériel français, naturellement. Le chef me fit signe de me lever et d'enlever ma chasuble. Il nous fit fouiller et ouvrit lui-même la mallette de l'aumônier. Il tripota avec dédain le petit ciboire et les burettes en fer-blanc, le livre de messe et les linges liturgiques puis referma le couvercle sans rien prendre. Je n'avais pas de carte d'identité sur moi. C'était la consigne. Juste mes plaques d'identification autour du cou, nom, prénom, date de naissance. L'aumônier était également sans papiers d'identité.

- Tu vas venir avec nous, dit le chef. Prends ton copain sur ton dos.

Je chargeai l'aumônier sur mes épaules. J'en profitai pour lui faire une injection de morphine. Je pris aussi sa mallette. Je suis grand et costaud et l'aumônier était plutôt léger. On s'enfonça dans la forêt. Les fellouzes discutaient en arabe entre eux avec une certaine véhémence. Je crus comprendre qu'il s'agissait de déterminer ce qu'il convenait de faire de nous. Le chef laissa sur place deux de ses hommes chargés de voir ce qu'il était possible de rafler sur l'épave, mitrailleuses, roquettes ou poste de radio.

J'étais tranquille de ce côté-là. L'avion n'était pas armé pendant les missions de transport et pour ce qui était de la radio, je savais à quoi m'en tenir. J'espérais aussi qu'ils ne trouveraient pas mon pistolet lequel était, malgré tout, assez loin des débris de l'avion. Que le T6 ne soit pas armé était plutôt un bon point pour nous, aux yeux des fellaghas. À part la montre de bord que l'on pouvait à la rigueur emporter, ils en seraient pour leurs frais. Je ricanai.

Le chef se précipita sur moi et me donna une formidable gifle qui me fit tituber. Ses sbires m'entourèrent et se mirent à m'insulter en arabe. J'avais toujours l'aumônier sur les épaules, lequel se mit à gémir et à se plaindre. Un vrai charivari. Selon moi, ça les démangeait de nous descendre immédiatement. Les armes étaient pointées sur mon ventre et les doigts crispés sur les détente. Mes genoux se mirent à trembler nerveusement. Heureusement, le chef donna l'ordre du départ. Ils marchaient d'un bon pas et escaladaient la montagne comme des alpinistes qu'une pin-up attendrait au refuge. Ils crapahutaient, écartés l'un de l'autre dans le sous-bois de plusieurs dizaines de mètres, s'interpellant seulement pour ne pas se perdre. J'avais, comme escorte, deux vieux vicieux qui me poussaient aux épaules, vigoureusement, et qui me piquaient les fesses. Ils craignaient l'arrivée des avions ou celle des biffins et voulaient s'éloigner au plus vite de l'épave. Je trottai du mieux possible en recevant, dents serrées et stoïque, des coups de baïonnette et de couteau dans les fesses tous les deux ou trois pas. Le soleil était sorti de derrière la montagne et chauffait autant qu'un four. Ma combinaison de vol était trempée.

Les fellouzes prirent cette suée pour de la bonne volonté et ralentirent un peu le pas. Le sol, en forte côte, était semé de gros morceaux de roches dans lesquelles je butais. Il fallait aussi constamment contourner des troncs de pins ou d'eucalyptus, traverser des buissons d'épineux et sauter des excavations creusées par l'eau de ruissellement. Trop heureux d'avoir capturé un pilote d'avion de chasse, ils allaient probablement m'exécuter selon une procédure raffinée, avec couilles tranchées et égorgement final, devant la population d'un quelconque village. Une manière de prouver lesquels étaient les plus forts. À cette pensée, j'en suis deux fois plus et pour peu j'aurais déféqué dans ma combinaison de vol. S'il ne se passa rien de tel, je le dus au lait concentré dont je me nourrissais depuis la veille. Bravo et merci Nestlé ! Car je savais le sort qu'ils nous réservaient. On avait retrouvé quelques-uns de leurs prisonniers, des légionnaires et un équipage d'hélicoptère tombé en panne dans le djebel, exposés aux crachats des villageois. En plein soleil, sur la grande place. Le ventre ouvert et bourré de paille après avoir été longuement torturés puis émasculés. Morts après douze heures d'agonie, au moins, dixit le toubib.

Quand nous fûmes de l'autre côté de la montagne, sur un coup de sifflet, le chef, je crus comprendre qu'il s'appelait Ali, rassembla son équipe autour de lui. Les gars qui avaient fouillé l'avion étaient de retour, avec seulement les restes de la trousse de sauvetage et les panneaux de signalisation en tissu rouge. Ali ordonna une pause et répandit ce qui restait de la trousse sur l'herbe. Il garda la boussole et distribua le reste. J'avais posé mon curé sur le sol, près de moi. Il respirait avec peine et n'ouvrait plus les yeux. Ali s'agenouilla près de lui, lui toucha le front et secoua la tête. Avec un poids comme le sien sur les épaules nul doute que j'allais ralentir leur progression.

à suivre

<http://www.jean-bernard-papi.com/>

Belle de Provence Cécile Négret



Auprès du Mont Ventoux, la lavande est bien sage
 Sous le soleil brûlant, follement amoureux,
 Qui recouvre sans fin de baisers langoureux
 La dentelle émergeant de son mauve corsage.

Quand le vent polisson, par un léger massage,
 Épand le doux parfum de ses brins généreux,
 Nul ne peut ajourner le plaisir savoureux
 D'en imprégner le linge en un menu tressage.

Le pinceau de l'artiste, ondulant lentement,
 Saisit la paix des lieux, la splendeur du moment,
 Sublimant le cœur pur de cette noble dame.

Puisqu'en ce paradis, le temps s'est arrêté,
 Chaque fois que la peine embrumera votre âme,
 Souvenez-vous des champs de Provence en été !



À propos du Boutillon n° 69

Jean-Jacques Bonnin

1) *...les pauvres maires, on leur demande tant de choses, il n'est pas étonnant qu'une bonne partie refuse de se représenter !*

C'est bien vu, les gens sont « **toujours jamais contents** », comme dit Yannick Jaulin. À ce propos, je ne voudrais pas passer pour un ayatollah du Saintongeais, mais *thiellés négociants de professeurs Nimbus (Le Grand Pan, Georges Brassens) me galopant dessus la monghette, avec thielle écriture nourmalisaie, coume i disant.*

2) **les Brémont d'Ars** : ça c'est du solide, ça donne du poids, de l'allure à la revue.

3) **Les sots de l'Internet** : d'autres sortes de sots qui sévissent sur internet, mais également un peu partout, ce sont les adversaires du compteur Linky (je ne suis ni pour ni contre, il ne m'appartient pas), qui exposent sur la toile leur académie avec complaisance et rendent compte de leurs turpitudes, dévoilent des données confidentielles que personne ne leur demande. Mais ils poussent des hurlements d'effroi et d'indignation en supputant qu'EDF pourrait savoir, avec le compteur mouchard et espion, à quelle heure ils ont mis la machine laver en marche ou arrêté a télé. Einstein avait une théorie aussi sur ce sujet...

4) **Quelques expressions saintongeaises**

Le chafouin, c'est la fouine, bien sûr, parfois abrégé en fouin. Mais c'est également un adjectif peu élogieux, un peu synonyme de surnois, fouineur, qui n'inspire pas confiance. « Guette me don thiel arseni, avec soun air chafouin, me doute qu'il est franc coume ine âne qui r'thiule ».

Quant à la **bouzine**, (que l'on écrit bousine en angoumois, confirmé dans Musset), cela désigne aussi les ordures, la décharge, par exemple celle qui se trouvait en bas du Rempart de l'Est, où l'on trouva une statue de la vierge, qui était évidemment miraculeuse, en l'honneur de laquelle on bâtit une chapelle devenue Notre dame des Bézines. Mais c'est une autre histoire !

La bouzine est également une sorte de cornemuse, mais en Angoumois, on lui préférerait la veuze.

« **tu t'mouches, ou i s'mouche pas avec un dail !** ». C'est mon expression favorite, presque un tic de langage, quand je veux exprimer mon étonnement souvent désapprobateur, à l'annonce de dépenses somptuaires et la plupart du temps inopportunes. L'inconvénient c'est que souvent, mes interlocuteurs ne comprennent vraiment pas ce que je veux exprimer ! Se moucher avec un dail demande une grande habileté, peut aussi se révéler dangereux mais « en même temps » montre un souci d'économie et de rusticité.

Une autre manière économique consiste à se « moucher à l'archidiacre », très prisée par François Rabelais.

L'emploi de la **riorte**, procédé économique, simple, ingénieux, et, dirait-on maintenant, « écologique » demande une certaine adresse dans la façon d'entortiller un rameau souple (de « vime », par exemple) pour lier solidement le fagot. Je m'y suis essayé, mais il m'a fallu un certain temps pour réussir.

« **I bat son dail** » aurait pu également être illustré par la fameuse tirade de Guernut dans Hérodiade : «... Pendant qu' thié malheureuse chrétienne était là, bounejhent qui fazait sa queurvaions, ...al' était là bounejhent, qu'avait l'roumeau de la mort et qui battait son dail !... ».

Je ne connaissais pas le « **sat** » dans ce sens, pas plus que l'expression « **à l'adon** » j'ai appris quelque chose.

5) **Les termes de vocabulaire**

Pour **s'accoter le thieur**, rin n'vaut une tit' goutte de cougna !

Achenau je ne me souviens plus où j'avais lu ça : « O mouillait tant, chéti, qu'la rigane do thiu zeu serviant d'achenau ! »

Achaler, participe passé : achali « O fait ben chaud, fi d'garce ! Les feuilles de thiellés cois étant toutes achalies ! »

Âchet. J'ai demandé « deux hachés » à la boucherie (ce n'est pas mon plat préféré...) et le boucher s'est bien amusé quand je lui ai expliqué ce que cheu nous, on appelle un âchet...

L'ajhasse et sa célèbre chanson. Des collègues poitevins « de la vache à Colas » m'ont « acertené » que c'est une chanson d'origine huguenote. Nous l'avons chantée en Italie, au restaurant où se déroulait un repas de communion. Il n'est pas de petits plaisirs ...

Aneut : au jour d'aneu, comme disent les gens qui veulent singer la redondante et pléonastique : « au jour d'aujourd'hui ».

Angouèse, angroisse (parler pointu d'angoumois), langrote. On dit aussi rapiette, mais c'est peut être plus occitan ?

6) **L'anar et la cheftaine**.

J'aime bien les textes d'Odette Commandon, mais à « l'oral », je n'appréciais pas vraiment. Je partage les restrictions de François Julien Labruyère. Cela dit, ça n'enlève rien à la qualité de ses productions. « Sans la liberté de blâmer, il n'est pas d'éloge flatteur... ». C'est vrai que je suis difficile, je ne me contente pas de pinailler, je critique ...

7) Quand j'ai vu la tête illustrant **l'histouère de sorcier**, ça m'a dit quelque chose ! En effet, j'ai parfois reçu à l'école la visite de Guy Marquet, dans « l'exercice de ses fonctions ». Je ne me souviens plus de ce qu'il vendait, mais je me souviens de bons moments passés avec lui. Il me semble que ses fils s'occupaient du clan des Éclaireurs de France.

Gabriel Albert, un artiste autodidacte Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Lorsque nous nous sommes installés au village de « Chez Audebert », dans la commune de Nantillé, un endroit très particulier nous a immédiatement intrigués : un jardin, longeant la route romaine, dans lequel poussaient des statues de toutes sortes. En interrogeant les habitants, pour savoir qui était l'auteur de ces sculptures, la réponse était presque toujours la même :

« C'est Gabriel Albert. O-l'êt in orijhinaû ! ».

Traduisez : c'est un hurluberlu, un homme qui fabrique des choses qui ne servent à rien !

Ce genre de réflexion est normal, de la part de paysans attachés à la terre et à la valeur marchande de leur production, et qui ne comprennent pas que l'on puisse perdre son temps à fabriquer des « âcries » (des choses inutiles). Cela démontre, nous l'avons constaté par la suite, qu'une partie non négligeable des habitants de Nantillé ne s'intéresse pas au travail de Gabriel Albert.

Et pourtant, Gabriel était comme eux, issu d'une famille d'agriculteurs. Mais il n'aimait pas cultiver la terre. La terre, il l'aimait quand il pouvait la pétrir et en faire sortir quelque chose de concret, une sculpture. Mais il fallait bien vivre. Alors il a appris sur le tas plusieurs métiers : scieur de long, laitier, menuisier. En 1926, il se marie avec Anita Drahonnet, et en 1941 le couple s'installe dans une maison au village de « Chez Audebert ». Gabriel y exerce le métier de menuisier-ébéniste, et tient la station service du village.

Gabriel était un autodidacte. Il le dit lui-même, il n'a suivi que quatre années de scolarité, entre six et dix ans, sans obtenir le certificat d'études. Alors, son savoir il l'a appris par la pratique. Et comme disent les Saintongeais, « il n'avait pas de demain » : il savait tout faire. Lorsque le couple décida de laisser la maison à sa fille et à son gendre, Gabriel a construit, seul, une maison d'habitation, juste à côté, et a fabriqué les meubles d'intérieur : buffet en ormeau galeux, table, lit ...

Lorsque je lui ai rendu visite, et que je lui ai précisé qui j'étais, il m'a montré immédiatement un buste de mon grand-père Goulebenéze, en me disant qu'il y en avait trois autres répartis dans son jardin, tous différents. Il avait pris le modèle sur l'emballage de galettes de Pont l'Abbé d'Arnoult.

Je n'ai pas osé lui dire que la ressemblance n'était pas flagrante. Après tout ce n'est pas très grave. Goulebenéze a la chance de côtoyer, dans le jardin de l'artiste, de grands hommes politiques (De Gaulle, Mitterrand, Chirac et même Georges Marchais) et des artistes comme Jacques Brel et Georges Brassens.

Et je ne savais pas, à cette époque, que nous étions cousins, certes éloignés mais cousins quand même : c'est Marie Brigitte Charrier, du CGS *, qui a débusqué cette histoire.

Gabriel exerce son métier et aménage son jardin. Il construit notamment un moulin à vent. Puis, lorsqu'il arrive à l'âge de la retraite, en 1969, il commence à sculpter ses premières statues. En vingt ans, il en aura produit plus de 420. Il a commencé par des animaux, puis des femmes nues.



Gabriel Albert devant deux bustes de Goulebenéze



Gabriel Albert devant le moulin à vent



Quelques femmes nues

On raconte que l'apparition des femmes nues a suscité beaucoup de reproches de la part de certaines âmes puritaines de la commune. Mais lorsqu'on se promène dans le jardin, on s'aperçoit qu'elles sont éloignées de la route, donc de la vue des passants.

Tout près d'elles, se trouve la statue de Jésus, entouré d'anges gardiens. Mais Jésus tourne les yeux de l'autre côté, par pudeur, pour ne pas les regarder. L'honneur est sauf, il ne sera pas soumis à la tentation !

Les sculptures de Gabriel sont très éclectiques. On y trouve des animaux, mais également de nombreux portraits d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards de la vie courante, si l'on excepte les hommes politiques et les artistes. Lorsqu'il a créé l'ensemble de « Blanche neige et les sept nains », il a sculpté un huitième nain, par amusement, pour voir si les visiteurs s'en apercevraient. Malheureusement, ce huitième nain a été volé.

Pour réaliser ses statues, il élabore une armature en fer, qu'il enduit de ciment. Il travaille par éléments successifs, qu'il assemble ensuite. Pour la peinture, il procède de deux façons différentes : soit il mélange des oxydes métalliques au ciment frais, soit il applique sur l'œuvre achevée une peinture glycérophthalique.



Gabriel avec des visiteurs



Blanche neige avec quelques uns des nains

Ses modèles, il les trouvait dans des revues, des magazines, et même sur des couvercles de boîtes de camembert. Il fabriquait en série des éléments de visage, qu'il stockait en vue d'une utilisation ultérieure : des yeux, des oreilles, des nez, des bouches. Tout cela est encore visible dans son atelier.

Il aimait montrer ses œuvres, et accueillait les visiteurs avec gentillesse. Il est vrai que ce jardin ne laisse pas indifférent. Avec internet, il est connu maintenant dans le monde entier. Le jardin de Gabriel s'inscrit dans le concept de l'art brut, comme le Palais du facteur Cheval à Hauterives ou la Maison Picassiettes à Chartres.



Quelques unes des statues

Lorsque Gabriel mourut, le 8 mai 2000, c'est la mairie de Nantillé qui hérita du jardin et des statues. Mais pour en faire quoi ? Afin d'éviter la dispersion des pièces et de protéger l'ensemble du site, une association fut créée.

Des spectacles furent organisés le soir dans le jardin, à l'initiative de l'association, avec un acteur qui traçait le portrait de Gabriel, accompagné par une musicienne. Un moment magique dans un lieu magique.

Les photos qui illustrent cet article ont été prises du vivant de Gabriel. Elles sont encore pimpantes et pleines de couleur. Mais avec le temps et les intempéries, elles ont perdu leur éclat, se sont détériorées, certaines ont perdu un élément : un bras, une tête ... Des statues ont été dérobées. Quelques unes ont été retrouvées, dans des jardins particuliers, d'autres non. Le jardin était en danger. Si aucune mesure n'était prise, l'ensemble de ce patrimoine allait disparaître.



Il fut donc fait appel au Conseil Régional Poitou-Charentes. Le 10 novembre 2012, la Présidente de Région, Ségolène Royal, est venue visiter le jardin. Elle est restée plusieurs heures, on lui a montré la maison de Gabriel, son atelier, et bien entendu l'ensemble des statues.

Elle a posé des tas de questions, elle a été impressionnée par cet endroit exceptionnel de l'art brut.

La Région est devenue propriétaire du site. A partir de ce moment, un certain nombre de mesures furent prises. On commença par entourer le jardin avec un grillage solide, afin de limiter les risques de vol.

Puis, après un nouvel inventaire des statues, une entreprise spécialisée est venue pour les nettoyer et les protéger. Certaines ont été emportées pour être traitées sur place, puis replacées dans le jardin à l'endroit précis où Gabriel les avait sculptées.

L'objectif est, après la restauration du site, d'en faire un lieu ouvert au public, et de créer une maison de l'art brut, permettant d'accueillir des artistes. Cette maison verra-t-elle le jour ?

Nous sommes encore loin du compte. Les visites ont été, pour le moment, abandonnées, sauf au moment des journées du patrimoine. Les statues ont été entourées d'une protection ce qui, vu de la route, leur donne un aspect fantomatique. Si Gabriel revenait nous voir, je pense qu'il serait surpris de voir son jardin actuel.

Mais cet endroit magique est sauvegardé, et c'est l'essentiel.



* CGS : Cercle Généalogique de Saintonge.

A consulter :

Le jardin de Gabriel, l'univers poétique d'un créateur saintongeais par la Région Poitou-Charentes (Geste éditions).

Visite en vidéo du jardin de Gabriel :

<https://journalboutillon.com/2020/01/30/visite-du-jardin-de-gabriel/>

Spectacle au jardin de Gabriel :

<https://journalboutillon.com/2014/10/05/spectacle-jardin-de-gabriel/>

Page Facebook du jardin de Gabriel :

<https://www.facebook.com/JardinDeGabriel/>

Bats ton dail ! Francis Bouchereau

Battre son dail signifie battre sa faux, ramener le métal à l'aide d'un marteau sur ce qu'on appelle une forge, plantée en terre entre les jambes. Le faucheur est assis sur le sol, tient sa lame d'une main et tape de l'autre.

Chez nous, une personne qui bat son dail est mourante. Souvenons-nous de la chanson du pineau de Goulebenèze. « J'crés bin qu'asteure, jh'vas hériter de ma belle-mère, a bat son dail, comme dit mon voisin Gueurnut ... »

Nénesse bat son dail. Il bat son dail et il peste.

« Quétou qu'i faisait thieu garde-boue de vélo dans thieu bouésson d'érondes ? Étou possible des affaires de même ! »

Nénesse est cantonnier et quand on n'y est pas... Au fait, Nénesse ? Nestor ou Ernest ? Qu'importe, Nénesse. Il est sur son talus, il essaie de réparer son dail. Il est habitué. Seulement voilà, depuis quelque temps, il a la tête ailleurs. Une envie lointaine est devenue obsédante. Lui qui n'a jamais quitté son village, il veut voyager. Il ne pense qu'à ça. Partir seul, découvrir le monde. Laisser la Jeanne à ses volailles, sa bique et sa vache. Nénesse n'a même pas pu faire son régiment, au prétexte qu'il était trop maigre. Réformé ! C'est vrai qu'il était maigre comme un tréteau. Entré en clinique pour une bagatelle, un jeune médecin avait fait faire des examens. Le traitement avait duré trois mois !

« Vous pourrez même pas dire ce que vous aviez, sinon les gens se ficheront de vous. Un ver dit solitaire est en principe seul. Essayez de dire que vous avez eu deux vers solitaires ! ».

Nénesse entretient les bords de route. Il fauche le plus gros avec la faucheuse et sa jument. Il finit au dail. Le midi, il amène son fricot et mange sur place. Quand le temps est mauvais, il se met à l'abri dans la maison la plus proche. Quand il pleut trop, il entretient le cimetière. Il en profite pour ramasser des cagouilles que Jeanne vend avec ses produits. Avant, il se mettait à l'abri dans le local de l'ancien corbillard. Il y a quelques mois, la cabane est tombée sur le chien. La charpente s'est écroulée. Où se mettre ? Le porche de l'entrée est aux courants d'air. Il a donc opté pour la chapelle des Bourgaloux, le tombeau dit des femmes. Il a réparé la serrure et dérouillé les gonds. Il installe son réchaud sur l'autel et s'assoit sur un socle pour déjeuner.

Sur chaque caveau le nom des femmes qui y reposent. Le nom des hommes est inscrit sur des plaques au-dessus de la porte. Eustache, soldat de l'Empereur, mort au combat. Hypolite capitaine au long cours, disparu en mer. Etc, etc. Tous les hommes sont morts en expédition ou à la guerre. Aucun n'est inhumé ici. Quand on parle des Bourgaloux, on pense tout de suite au trésor, le trésor des Bourgaloux. En 1905, leur château a complètement brûlé. Recueilli chez des cousins, Zéphirin aurait dit : « J'ai sauvé le trésor ». Une domestique l'a entendu et répété à l'envie. Vérité ou légende. Le château a été reconstruit, Zéphirin n'en aura pas profité, victime des tranchées. Dernier descendant, Alphonse disparut lors d'une expédition en terre Adélie. Sa mère vendit les terres aux paysans voisins et le château à un hurluberlu attiré par le trésor. On vit des sourciers, radiesthésistes, charlatans en tout genre, et point de trésor.

Après une journée bien chargée et une soirée à plumer les volailles pour la foire, Nénesse dort. D'un coup il se réveille, s'assoit sur son lit. « Nom de Dieu, la contesse ! » La Jeanne ne l'a point entendu. Depuis qu'elle lui a dit que pour la bagatelle, il ne fallait plus compter sur elle, ils dorment chacun à un bout de la maison. La contesse, la sœur de Zéphirin, celle qui faisait le catéchisme et qui écrivait des contes pour enfants (d'où le nom de contesse). Elle est décédée en Égypte, sur les traces des Pharaons, en 1900. Les anciens en parlaient, mais ils n'ont jamais évoqué des obsèques. Pourquoi y a-t-il une plaque sur une tombe ? *Ci-gît Annabelle ...* Que contient la tombe ? Le trésor ?

Le lendemain, Nénesse travaille au cimetière. Il a décidé pendant sa pause de desceller la pierre. Il a pris soin de récupérer du noir au fond d'une dalle pour imiter la patine du joint en rebouchant. Le cœur bat la chamade. Il ouvre, il éclaire. Le tombeau est vide. Il y a un truc posé. Il va chercher sa raclette. Il ramène comme un étui en cuir. Il ouvre et trouve une mèche de cheveux dans ce qui paraît être de la soie. Rien d'autre ? Quel trésor ! Il remet tout en place et referme. Ni vu, ni connu !

«Es-tu là, Nénesse ?

- Je seût là, qu'a-tou asteure ? O l'est toué Mathu ! (Mathurin Trompette, le garde champêtre).

- Je vins t'informer que Romano est mort. Faudra qu' t'en trouves ine autre pour tricher à la belote.

- On t' paie peur thieu ? Tu sauras que jh'avons jhamais triché. Jh'avons jhuste fait ç'qu'o fallait peur que la chance a r'tome.

- Jhe seût charghé par le Mâre de t' dire que demain o faudra que tu seye là à dix heures peur ouvrir la tombe d'Ulysse Coldeboeuf. O l'a quéquin qui vint. La coluche a décidé que Romano irait à la piace de son grand-père. O faudra que tu mette les restes dau vieux avec thiéllés là de sa vieille, Octavie. Y l'avant dit qu'i méritait pas d'aller en terre, vu l'ouvraghe qu'il a fait chez eux.

- Tu diras au Mâre que jh' s'rai là ».

Le lendemain Nénesse enlève les restes, comme il sait faire, depuis le temps. Quand il trouve du métal, il le met dans une boîte et il le porte à la mairie. Il pense à son copain Romano. Sa vie chez ses parents, une toute petite beunasse. Son embauche chez Coldeboeuf, le mariage de la fille avec Arthémis Colas, devenue la Coluche. Et son histoire de romanichelle. On l'appelait Charlot, à l'époque.

Il avait surpris une sale drôlesse en train de voler des légumes dans le jardin. Il l'avait ramenée à sa famille.

« Tu peux la garder, elle ne sait pas voler ».

Deux jours après, la fille était chez Charlot, avec une roulotte et rien pour la tirer.

« Je suis à toi.

- Vas-t-en, jh' veux pas de toué.

- Non je reste ».

Le Maire, alerté ne pouvait rien. Quel âge avait-elle ? Mystère. Entre seize et vingt. Elle faisait sa tambouille dans une marmite, du feu entre trois pierres. Charlot prenait ses repas chez ses patrons. C'était l'été. Elle descendait à la rivière, se mettait toute nue, lavait ses guenilles et les faisait sécher sur l'herbe. Pendant ce temps, elle se lavait à son tour et s'allongeait au soleil. Par une indiscretion, on sut que Charlot était allé voir le médecin pour avoir un fortifiant. Le médecin lui avait conseillé de fermer sa porte, la nuit. Que c'était une nain ... quelque chose. Que si elle n'avait pas ce qu'elle voulait, elle finirait par partir. En effet, une famille de romanichels passant par là, elle les suivit. Charlot héritait d'une roulotte et d'un surnom pour la vie.

« Cré vingt dieux que jh'seût sot. Pu sot que moué, o peut pas exister ».

En tirant les restes, il s'aperçoit que sa raclette va beaucoup plus loin que pour la contesse. Au moins un demi-mètre. C'est sûr, il y a une cloison. Et derrière la cloison ?

Après les obsèques, le calme revient au cimetière. Du travail, il y en a toujours. Pendant la pause...

Effectivement, il y a une cloison. Une pierre qui épouse la tombe. Il y a de la place de chaque côté pour passer un fil. Deux grands fils de fer, coudés à angle droit au bout. Il glisse le fil, le bout vers le haut, tourne et tire les deux fils en même temps.

La pierre glisse. Le cœur n'en peut plus. La tête va éclater. Ça y est, la pierre est enlevée. Il y a un pot en grès comme un pot de graisse avec son couvercle. À l'aide de la raclette, il tire doucement. Le trésor ! Voilà le trésor ! Il le tient, enlève le couvercle. Du papier gras et dessous, des jaunets, des pièces de monnaie, que de l'or. Au moins cinq litres de pièces. Le trésor des Bourgaloux ! Il est riche. Il va pouvoir voyager, faire le tour du monde.

Nénesse tremble, n'a plus sa raison. Il se pince, histoire de voir s'il ne rêve pas. Il va chercher sa musette et vide le pot. Le bruit est bizarre. Il est vrai que ses oreilles bourdonnent. Il remet tout en place, la musette dans sa remorque. La nuit porte conseil. À condition de dormir... Nénesse ne dort pas. Il pense. Ses idées s'entremêlent. Les pièces sont maintenant dans une grande boîte, derrière les pots de confiture. Le placard est fermé à clé.

Voyager, son obsession. Va-t-il supporter le bateau, l'avion, la nourriture ? Et la jument ? Qui va s'en occuper ? La vieille la mettra à la boucherie ? Et le chien ? Sans lui, il sera malheureux.

« Ah ! T'as acheté des moules ? Qu'a tout su l' jhornau ?

- Tu parles des nouvelles fraîches ! Y date d'au moins un mois.

- Quéitou thiette histouère de trésor dans un mur ?

- Y l'avant de l'allure. Y l'avant acheté ine vieille mesure, y l'avant trouvé des lingots et asteure y l'avant eu un procès et o leu reste plus reun, ni maison, ni lingot. Heureusement qu'o nous arrive pas ine histouère de même. Moué, les lingots, y seriant vite mis à la rivière, jh' t'en répons ».

Nénesse n'écoute jamais les informations au poste. Sa seule lecture, c'est le Chasseur Français. Il ne vote que pour les municipales. Ne lui demandez pas qui est Président du Conseil. Sa seule distraction, c'est la belote. Il faudra qu'il se trouve un autre partenaire. Dans sa chambre, il a un grand globe qu'il a commandé à Manufrance. Il passe des heures à le faire tourner avant d'aller dormir.

L'histoire des lingots lui remet les idées en place. Il a fait un inventaire de ses pièces. Il ne connaît rien à l'histoire et les effigies ne lui parlent pas. Il a compris qu'il y a de la monnaie étrangère et française. Il réalise surtout que son trésor est devenu un poids. S'il le déclare, entre l'État et les successeurs possibles, il ne lui restera pas grand chose. Et le pire, il faudra partager avec la vieille.

S'il le garde, il aura toujours peur qu'on lui vole. Si quelqu'un le découvre, il passera pour un voleur, un pillier de tombe. Il n'arrive pas à trouver le sommeil. Que faire ? Le remettre à sa place serait trop bête. Finalement, il opte pour une solution médiane. Il déchire un vieux drap en lanières et prend une pièce de chaque et les enroule une à une. En tout une cinquantaine, peut-être plus.

Le lendemain, il retourne au cimetière et remet le reste dans le pot, met la pierre devant et referme.

Nénesse reprend son travail. Le Maire lui a dit que dans six mois, il aura soixante ans et qu'il partira à la retraite. Le Conseil a décidé d'acheter du matériel moderne. Ils ont même embauché un nouveau cantonnier avec plein de diplômes. Un sacré coup de pied dans le derrière !

« Bin le bonjour Nénesse ! »

Un grand gars bien bâti, habillé en Monsieur, le sourire moqueur.

« Jh'nous qu'neussions point.

- En est tu sûr ? Théo ! Théodur ! O te dit reun ?

- Étou toué, grand chétit ? T'es vnu pour ton oncle ? D'là vour que tu vins ?

- De Nouvelle Zélande.

- Vins bouère un cot, tu vas me raconter. »

Assis devant un verre de cognac, Théo lui raconte son périple. L'Angleterre, Macao, l'Australie et enfin la Nouvelle Zélande où il s'est marié et ouvert un restaurant. Le courrier du Consulat qui lui annonce le décès de son parrain. Le retour en France et la visite chez le notaire.

« Combin d'temps qu'o faut pour v'nir ici ?

- Trente heures pour arriver à Paris. Bon, o-l'ét pas l'tout, j'ai une surprise peur toué. ».

Ils vont chez Romano. Dans la vieille grange, sous des planches, la roulotte. Elle est installée sur des cales, bien entretenue et repeinte avec des cagouilles dessinées. Devant, sur une planche est écrit : *pour nénesse*.

« Voila ton héritage ! »

Nénesse est au bord des larmes.

Nénesse a pris sa retraite. Il y a quelques jours, on a vu une jument tirant une roulotte et un chien qui suivait. L'attelage partait de Murol. Reconnaissable avec ses cagouilles, d'autres prétendent que la même roulotte était à Munster.

Nénesse voyage, en attendant de battre son dail, comme tout le monde.

Le Laitier et la laitière

Jean-Jacques Bonnin

Le texte de Francis Bouchereau dans le Boutillon N° 62, à propos du laitier m'a remis en mémoire notre laitière. Elle ne collectait pas le lait, elle, mais au contraire elle le distribuait. Chaque matin, elle arrivait au pas tranquille de son âne, attelé à la charrette anglaise protégée par une capote en toile.

Un rituel immuable commençait alors. Elle descendait de sa charrette, attachait son Aliboron au premier anneau venu, empoignait son bidon avec la mesure enfilée dans le bec verseur, une « bechade* » pleine, et partait en tournée.

Elle frappait ou sonnait à la porte des clients. Le plus souvent c'est la ménagère qui venait ouvrir. Le jeudi ou pendant les vacances, souvent c'étaient les enfants qui se présentaient, la casserole à la main : on attendait la laitière. Elle prenait alors la mesure en fer blanc, remplissait et versait une ou deux, ou plus, selon la demande et les possibilités, ou les désirs de la clientèle. Quelques propos étaient échangés pendant que l'on comptait la monnaie qu'elle rangeait dans une sacoche en cuir portée en bandoulière. Et la laitière ainsi trousseée, s'en allait à grands pas jusqu'à la maison voisine.

Les personnes qui devaient s'absenter avaient pris soin de cacher en lieu sûr et au frais, le pot à lait et la petite boîte avec les « sous », avant de partir.

Elle connaissait ses clients par cœur, sachant qu'untel prenait un demi litre, un autre un litre et ça ne changeait pas souvent. Sa réserve de lait épuisée, elle revenait à sa charrette et repartait un peu plus loin avec un nouveau bidon recommencer sa petite industrie.

Il n'y avait bien sûr à l'époque ni frigos, ni tank à lait réfrigéré, donc la traite devait absolument être distribuée dans la journée, et l'on devait le faire bouillir sitôt servi. Le gaz de ville n'était pas distribué dans tous les foyers et celui en bouteilles encore rare. En hiver la cuisinière, souvent unique moyen de chauffage de la maison, était constamment allumée, mais en été on avait recours au fourneau à charbon de bois, ancêtre du barbecue, qu'il fallait attiser à grand renfort de soufflet. Dans certaines maisons, on utilisait un réchaud à alcool. Par temps chaud, il arrivait que la mèche bondisse hors de son logement, risquant de provoquer un incendie, au grand effroi de la ménagère terrorisée.

La seule fois où notre fidèle laitière n'a pas effectué sa tournée habituelle, à part les rares jours d'hiver où une couche de neige ou le verglas rendaient la route impraticable, c'est lorsque les maquisards, en route pour investir la ville avaient pris position près de sa ferme : il n'était guère indiqué de se promener entre les tirs de mortiers, de mitrailleuses ou autres engin de mort.

Je ne lui donnais pas d'âge, à notre laitière. Comme j'étais un jeune enfant, je la jugeais vieille, comme tous les adultes que je connaissais. C'était une personne aimable, mais les intempéries, et le soleil, affrontés quotidiennement, avaient déjà buriné et rendu son visage un peu ingrat.

Et c'est avec un peu de surprise que l'on apprit son mariage. Elle avait sans doute – pure supposition – connu son « promis » par correspondance car il était originaire, je ne me souviens plus bien, du Jura ou de Savoie, bref, un montagnard. Son arrivée soulagea la tâche de notre laitière et permit de gagner un temps précieux pour l'exploitation.

Notre nouveau laitier était d'apparence un peu frustré, marqué lui par le dur climat des montagnes. Mais là où il nous surprit, c'est qu'en plus de son statut d'agriculteur, comme beaucoup de montagnards à cette époque, il était aussi horloger.

Et c'était merveille de penser qu'avec ses grosses mains calleuses, déformées par le froid et le travail de la terre, il manipulait avec soin et dextérité d'infimes et fragiles mécaniques. Il s'adapta très vite à sa nouvelle vie et aux us et coutume de son nouveau pays.

Un matin des premiers jours de février 1956, le temps était mollasse, il *mouillissait* même, quand soudain le ciel s'éclaircit, un terrible vent de nord se leva ; à midi le thermomètre marquait moins cinq. Durant trois semaines la température remonta rarement au dessus de moins quinze !

Tous les jours, cependant, nos laitiers distribuèrent leur précieuse denrée (le lait ne risquait cependant pas de tourner !...). Le jeudi matin c'est moi qui accueillais le laitier, armé de la casserole. Avant de me servir il consultait d'un œil hostile, comme si c'était lui le responsable de cette froidure extrême, le thermomètre suspendu à côté de la porte. Un matin, notre montagnard questionna :

« Combin qu'est tou qui dit queû garcier ? »

Un beau jour (façon de parler) les professeurs Nimbus des services vétérinaires et de la préfecture décrétèrent (probablement sous la cauteleuse influence de quelque organisation qui y avait un intérêt) que le lait distribué « en vrac » représentait un risque sanitaire majeur pour la population. Les laitiers furent sommés d'arrêter cette pratique criminelle, dont on n'avait à vrai dire encore jamais dénombré les victimes. L'alternative proposée consistait à s'équiper de matériel permettant de conditionner le lait sur les lieux de production.

Il y eut des protestations, tant des producteurs que des clients, des réunions d'information, des manifestations, des pétitions. Rien n'y fit.

Les laitiers disposèrent d'un certain délai pour se mettre « à la norme ». Certains essayèrent de s'équiper selon les prescriptions officielles, mais leur résistance ne dura que quelques années et ils n'eurent pas de repreneurs. Peu à peu cette activité s'éteignit.

Nos laitiers, eux, s'organisèrent en famille, leur nièce, avec un petit utilitaire, plus rapide et plus confortables que la charrette « asinottractée », continua les tournées puis les espaça : les moyens de conserver le lait s'étaient perfectionnées. Mais en même temps, préparant la transition, elle commença à diversifier son activité en livrant œufs, volailles (ce commerce n'avait pas encore été entravé par de nouvelles normes), sacs de céréales, pour les éleveurs de volailles amateurs, légumes etc.

Elle continua même, après l'interdiction, à livrer « en contrebande » quelques bouteilles de lait à de fidèles et discrets clients, qui appréciaient ce bon lait crémeux.

C'est vrai qu'il était bon ce lait !

Et cette crème qui se formait à la surface quand il avait bouilli !

On l'employait à la confection de gâteaux de toutes sortes. Et j'en ai connu un qui, en guise de « quatre heure » récoltait subrepticement cette belle crème, l'étalait sur une tartine puis la saupoudrait de chocolat râpé...

D'ailleurs jamais personne parmi les clients n'a mis en doute la qualité de la denrée qui leur était livrée, et je pense que nul n'a pensé à vérifier si le lait n'était pas « mouillé ».

C'était peut être pourtant une pratique assez courante, car le sujet revenait assez souvent dans les problèmes de proportion, avec les trains ou les cyclistes qui se croisent ou se poursuivent, les robinets qui fuient, (et comme disait Chauchillon, le héros de l'humoriste Jacques Baudoin : Ya des jours où ça s'évapore !).

Cela consistait à faire calculer, en comparant les poids respectifs et la densité d'un litre de lait pur et d'un litre de lait « mouillé », la quantité d'eau ajoutée dans le lait par le fraudeur, et bien sûr d'estimer le pourcentage.

Maintenant que les producteurs de lait sont équipés de réservoirs réfrigérés, que les consommateurs peuvent le conserver sans risque au « frigo », le lait récolté est expédié bien loin, à des dizaines, voire des centaines de kilomètres, où il va pouvoir être traité selon les sacro saintes normes d'hygiène, ce qui n'exclut pas de temps à autre quelque dysfonctionnement, qui se transforme en scandale sanitaire, au risque de contaminer une large population.

Puis ce lait refait le parcours inverse, élevé à la dignité d'UHT (upérisation à haute température, simplifié en ultra haute température) <https://www.produits-laitiers.com/uht-mais-quest-ce-ca-veut-dire/>.

Une hiérarchie s'est créée : l'entier : la crème, le haut du panier, bien qu'une partie de la crème ait été prélevée, dans un louable (?) souci de normalisation, puis suivent le demi écrémé, et au bas de l'échelle le prolétaire écrémé.

A vrai dire, je ne fais pas vraiment la différence...

Mais enfin, c'est un lait vraiment plus noble et distingué, dans sa bouteille en plastique ou dans sa brique (en matériau multicouche qualité alimentaire et recyclable), que celui qui était bourlingué dans une carriole tirée par un âne !

Parfois, au « super X.. », ou au marché du quartier, nous rencontrons la « nièce », et nous évoquons le souvenir de notre laitière et de son petit âne brun et bourru.

* béchade : récipient, bidon pour le lait, origine inconnue, ce terme que j'ai entendu souvent employer dans la région, ne figure pas dans le Musset.

La p'tite épicerie (Parler du sud Deux-Sèvres) Yves Rabault

O y a cor 'ché nous, un' p'tite épicerie,
Voure on trou' de tout dans l'vieux magasin.
Dau café, dau sucre et d'la charcut'rie,
Pastill's peur les drôl's, granule à lapins.

Dépeu ben longtemps, de contr' la chapelle
A l'est là tout' seule en bordur' dau ch'min.
Quand la messe est dit' les gars, les fumelles,
Ach'tant peur la s'main', le dimanch' matin.

Mais tous thiés bazars, dans les grand's surfaces,
Ont tout avalé, les p'tits, les mouéyens,
La p'tite épicerie garde cor sa place,
Mais pâ les clients... et a vend pu rin.

Alors a doun'ra en feurmant sa porte
Dans n'un matin gris, l' darnier quart de beurr',
La p'tite épicerie à son tour s'ra morte,
En nous laissant pu qu'un souv'nir au thieur.

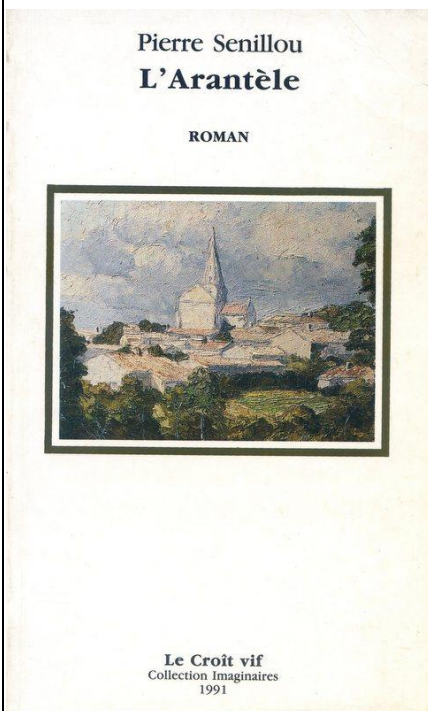
Un livre à découvrir ou à relire

Michelle Peyssonneaux

L'ARANTÈLE – Pierre Sénillou – Éditions le Croît vif

Un petit bijou à découvrir ou à relire

Ne cherchez pas sur la carte le bourg de Charmiac, vous ne le trouverez pas ! Ce pourrait être d'ailleurs n'importe quel gros village du sud charentais. C'est là qu'habite Herminie Godet, qui est, ce que l'on appelait autrefois une *vieille fille*.



Comme tout le monde, elle aurait pu se marier. Dans sa jeunesse, la pauvre demoiselle était aussi *agrâlante* qu'une autre mais son père trouvait qu'il n'y avait personne d'assez bien pour elle... Aussi vit-elle tristement, seule avec son chat Raspoutine, tenant le commerce de mercerie que ses parents lui ont laissé en héritage avec quelques terres. Par bonheur, elle s'est trouvé une mission qui donne un sens à sa vie : veiller au maintien de la morale dans son village natal qu'elle n'a jamais quitté.

Hélas, dans cette période d'entre-deux guerres les principes rigides, tout comme les habitudes, volent en éclats. Pauvre Herminie ! Il faut se mettre à sa place. Voir arriver presque en même temps l'électricité, la radio, le goudronnage des rues et surtout l'automobile, il y a de quoi prendre le *virouna* ! Le pire, c'est l'évolution de la mode, avec les femmes qui raccourcissent leurs robes, se font couper les cheveux et se maquillent. Comment ne pas être scandalisée par ces transformations quand on se veut la gardienne de la vertu de ses semblables ? La lingerie intime de ces dames lui paraît particulièrement choquante : chemises de soie et petites culottes courtes (les siennes lui descendent aux genoux) étendues avec impudeur sur les fils à linge des jardins du voisinage ne peuvent que refléter des mœurs dévoyées. De là à voir partout des amours illicites, il n'y a qu'un pas qu'elle ne manque pas de franchir, tissant son *arantèle* en épiant en permanence les allées et venues des uns et des autres.

Curieuse, bavarde, médisante, pudibonde, soupçonneuse, retorse, hypocrite, menteuse et généreuse seulement avec les pauvres méritants, la vieille demoiselle est néanmoins une paroissienne assidue qui ne manque jamais la

messe et fleurit l'église ! Les pensées consignées dans son journal n'ont malgré tout rien de charitable.

Pierre Sénillou, né en 1912, a visiblement connu cette époque. Ingénieur de travaux publics à Archiac, puis à Pons, il est aussi l'auteur de *Pons à travers l'histoire*, une monographie en deux volumes publiée par l'Université francophone d'été de Jonzac. En 2000, il donne avec *L'Arantèle* un des plus grands succès des éditions du Croît vif malheureusement disparues.

Sur Internet et chez les bouquinistes.

Les deux losses

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Quand Michelle Peyssonneaux m'a proposé d'écrire un article sur le livre de Pierre Sénillou « L'arantèle », je l'ai encouragée. Et j'ai sorti ce petit ouvrage de 260 pages de ma bibliothèque. Je le relis avec un immense plaisir. Lire un ouvrage de cette qualité vous donne un moral d'enfer.

Cet ouvrage m'avait inspiré, en 2011, une petite histoire, pour « L'air du pays », livre écrit avec Jean-Claude Lucazeau, Jacques-Edmond Machefert et Charly Grenon : Pierre Dumousseau nous avait appelé pour l'occasion « Les quatre mousquetaires ». Voici cette petite histoire, inspirée d'observations faites dans ma jeunesse, dans mon village de Colombiers.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Dans le village, il y a deux femmes qui ont la réputation de ne pas savoir tenir leur langue et de beurlander sur les gens de thieulong (des environs) : Églantine et Denise. Les habitants du village les ont surnommées « les deux losses ». Une losse, vous vous en doutez c'est, en patois saintongeais, une médisante, une langue de vipère, qui sort continuellement son fisson (son dard, son venin). Je les ai observées, et laissez-moi vous raconter, en patois, une journée ordinaire de ces deux losses.

Éguiantine ét teurjhou dârière sa croisée, à yetter l' monde. Devant sa maison, o y at l'épicerie aû Père Baudrut, et la boulangerie à Peigne-Chétit. A vouét don c' que l' monde ajh'tant, et amprès a vat n'en causer avec Denise, qui lojhe à l'aût' bout dau villaghe. Éguiantine et Denise, les deux pu bounes losses de thieulong. Quant a-l' a bin bireuillé, Éguiantine thytte son loghis, a bârre le pourtau et cache la kié en d'ssous son pot de ghiromiums, su le bord de sa croisée. Et a s'en vat tout châ'p'tit cheû la Denise. Quant a-l' arrive devant la maison, a-l' hûche :

- Êtes-vous là ?

- Jhe seût dan mon dârière, qu'o dit Denise.

Ce qui signifie, vous l'aurez compris, qu'elle est dans son arrière-cour. Mais comme elle est un peu sourde, il faut crier pour qu'elle entende.

Quant a sont installées toutes deux dans la salle à manjher, Denise sort deux vâres et ine bouteille de lithieur Noiro, peur se r'monter le thieur, et a couminçant à petucher.

- Jh'ai vu à matin la mère Pinardeau ajh'ter deux miches de six liv' dit Éguiantine. I d'avant avouère de la compagnée, m'en doute ! Jhe m' demande qui o peut ét' !

- O l'ét p'têt les cousins de Mirambiâ, i sont tout in troupiâ, répond Denise.

- Ah vouais ? Jh' créyit qu'i-l'étiant fâchés dépeux thièle histouère d'héritaghe. Quant' le vieux Mirolâ a bâzi, o-l'avait ine belle benasse à se cartajher. I-l'aviant fait le partajhe, avant d'allé se jhouqué, et o paraîtrait qu'o n'en a qui s'avant leuvé la neût peur prenre des coutiâ qu'étiant à Paul peur les mett' dans la part de Piârre. O-l'a fait jholi, le matin quant i zou avant vouèyu ! Dépeûx thieû temps, i s' causant pu !

- Et beun jhe sait pas qui o peut ét' qui vint chin zeûx s'o-l'ét pas les cousins de Mirambiâ. O m'inquiète thièle histouère, o fera que jh' me renseigne.

- Vouais, renseigné-vous, vous m' zou dinret. A matin jh'ai vu le Bardot ajh'té in mourçâ de beurre cheû le Père Baudrut.

- Le Bardot ? Qui ét ou thieû gâs ? demande Denise.

- Et vous savét beun, le Père Michâ, le menuisier. Jhe l'app'lons le Bardot pac' qu'i-l'ét pu sot qu'in mistu (1). I v'nant d'ajh'ter in feurghidaire tout neû. Et tout thieû peur mett' in quart de beurre ! Les ghens sont fou aneût !

- Vouais, mais cheû zeûx o-l'a des sous, dit Denise. I sont p'têt pas gâgné bin hounêtement, mais o n'en a ! I-l'avant même ajh'té ine nouvelle tromobile, ine Citroën qu'i-l'avant dit. Jhe sét pas voure i trouvant tout thiél érhent, mais m'ét-avis thi volant l' monde dans leûs coumarce. Et peurtant, vous me qu'neusset, jh'aime point les bavasseries, l' Bon Ye eu zou sait !

- Moué jhe seût coume vous, sti Éguiantine, jh'aime point dire daû maû su les ghens. A porpous, savau qui jh'ai vu, qui v'nait à l'épicerie ?

- Non, mais vous allet m' zou dire !

- La Mariette, la drôlesse aûx Pianghet. A coumince à d'venit groûsse. Paraîtrait qu'a feurquente le Jhoseph, in des drôles aûx Nouéraud, qu'habitant au Champ d' la veugne. O m' sembyie qu'i-l'avant fait Pâques avant les Ramiâs, et que la drôlesse a son sat (2).

- Le Jhoseph, est-t-ou pas thieû-là que l' monde app'lant « Jhouque tard » ? O-l'ét in saute-beurghère, in chenassier, i-l' ét teurjhou à galopé lés drôlesse, et o m'étoun'rait beun qu'i s'acoubyisse avec la Mariette, pac' qu'i sait que cheû les Pianghet la benasse ét pas bin groûsse ! Jh' sait point coument o va finit, thièle affaire !

- Pas peur in mariaghe, o m'étoun'rait, répont Éguiantine. En parlant d' mariaghe, savau qu' le vieux Françut va se r'marié ?

- Ét ou vrai ? Et sa définte femme ét bâzie que dépeux trouès ans ! I-l' ét vieux coum' Mathieu-salé, i-l' a maî de souéssante-dix ân-nées ! Avec qui vat i s'enfargher ? (3)

- Avec Pierrette, la drôlesse aûx Béchut. A-l' ét pas bin jholie, mais a-l'a vingt-cinq ans ! Le vieux va s' monter en jhénese !

- Et la drôlesse fait ine boune affaire, dit Denise. Le vieux Françut a les euils jhaûnes (4). Coume disait feu mon défint mari : « le gâs qu'ét bin riche, qu'a daû fumier bin jhât su sés dârières, i-l' ét point peur faire poûr à ine jhène drôlesse ».

- O paraîtrait qu'i-l'avant déjhà vu l' notaire avec la famille de la drôlesse, peur lés acordaille.

- Et vouais ! Et si nous aûte otout jhe teurchions chaque d'ine in jhène jhaû (5), que n'en pensez-vous ? dit Denise en reuyant.

- Oh Denise ! O faut pas dire des affaires de même ! Bon, o-l'ét pas que le temps m' dure, mais o-l'a d' l'ouvraghe qui m'attend. Jhe finit mon vâre et jh' m'en vât. A vout' boun' santé !

Et Éguiantine rent' chez lé. A prend la kié sous son pot d' fleurs, duvre son pourtau, et au moument d'entré, a vouet la Fernande qui vint vers lé et li d'mande le portement.

- Oh ma peur' Fernande, dit Éguiantine. Jhe vint de cheû la Denise. A fait que petucher su les in et les aûte, jh'en seût tout' chagrinée ! Vous parlez d'ine losse ! Mais rentrez don in moument, jh'allont causer !

(1) Mistu : âne.

(2) A-l'a son sat : elle est enceinte.

(3) Une enfarghe est une entrave.

(4) I-l'a les euils jhaûnes : il a plein de louis d'or.

(5) Jhaû : coq.

Grammaire saintongeaise : écriture et prononciation

Michèle, René et Pierre

[Cliquez pour la vidéo : écriture et prononciation](#)

Nous l'avons précisé à plusieurs reprises, notre objectif est de proposer une écriture qui soit la plus proche possible de la façon dont les mots étaient prononcés par nos anciens. Pour cela nous devons surmonter plusieurs obstacles :

1) On nous dit que la prononciation peut différer d'un endroit à l'autre de la Saintonge.

C'est vrai, et c'est également le cas pour la France. L'accent alsacien n'est pas le même que le nôtre. Et pour les pays du sud, de langue d'oc, l'intonation est particulière, avec des différences, par exemple entre Marseille et Toulouse.

Mais quelle que soit la région, pour la France, l'écriture est identique, car elle a été codifiée : c'est l'écriture de la langue française. En français on fait la différence entre la langue parlée couramment et la langue écrite. Ainsi on entendra : « J' m'en vais », mais on écrira « Je m'en vais ».

Pour le patois saintongeais, il n'existe pas de codification de l'écriture. Chaque patoisant écrit à sa manière. Goulebenéze n'échappe d'ailleurs pas à la règle, puisqu'un même mot est écrit de façon différente dans plusieurs de ses histoires.

Nous avons donc choisi une écriture qui soit celle du langage parlé dans la plus grande partie de la Saintonge. Nous tenons compte des particularités quand elles sont importantes. Ainsi dans notre chapitre sur les « démonstratifs », page 11, nous avons signalé la prononciation particulière de la région de Cognac : « queû » au lieu de « thieû ».

Pour l'île d'Oleron, où les habitants ont l'habitude de prononcer les « t » en fin de mot, nous rappelons l'histoire que nous a racontée notre ami Charly Grenon, extraite du Boutillon n° 66 :

En Oleron, on met souvent un « t' » à la fin des mots : « bonjhourt' ». J'en parlais récemment avec une compatriote exilée comme moi à Pont l'Abbé d'Amoult. Elle m'a confié une anecdote vraiment caractéristique de ce phénomène. Sa famille possédait un pied-à-terre dans l'île d'Oleron. Un été, alors que tous étaient réunis, ils font la connaissance de deux autochtones habitant tout près de leur villa.

Ceux-ci demandent :

- Êtes-vous en vacances près d'ithy ?

Réponse :

- Juste à côté ... à la maison Massiot.

Les deux Oleronais se regardent, incrédules. L'un dit à l'autre :

- Queneû-tu, toué ?

- Ben, foutre non, fait l'autre.

Puis, après quelques secondes de réflexion, en duo :

- Ah, Massiot' (en accentuant sur le « t »). Ah ben voué que jhe qu'neussont !

Voilà qui illustre bien l'importance que prend ce « t » euphonique pour thiélés monde !

Bien entendu les « thius salés » de la côte détiennent un ensemble de mots liés à la pêche et à l'ostréiculture. Il en est de même des « boisiliés » avec le vocabulaire de la terre et de la vigne. Mais dans toute la Saintonge, même si quelques mots diffèrent légèrement d'un endroit à l'autre, **le vocabulaire courant** reste le même, que l'on soit à Saint Pierre d'Oleron ou à Matha.

2) Et le poetevin-séntunjhaes ?

Il s'agit, rappelons-le, d'une **écriture** façonnée par des intellectuels poitevins. Personne ne parle le poitevin-saintongeais, on parle l'un ou l'autre. Nous renvoyons au Boutillon spécial que nous avons fait paraître sur ce sujet, dans lequel nous expliquons pour quelle raison nous ne souhaitons pas utiliser cette écriture.

Nous n'allons pas, dans ce Boutillon, entrer dans les détails. Vous trouverez l'essentiel dans la grammaire que nous allons mettre à jour. Nous vous présenterons, notamment, des tableaux relatifs aux voyelles, semi-voyelles, semi-consonnes et consonnes, avec leur correspondance par rapport à la **phonétique A P I** (Alphabet Phonétique International).

Ces tableaux nous paraissent nécessaires. Quelle pourrait être notre crédibilité si nous ne faisons pas un minimum de phonétique alors que notre but est de faire la **sauvegarde d'une langue qui était exclusivement orale**. Un son transcrit sur le papier, représenté par un graphique, quel qu'il soit, demande une référence pour qu'il soit reproduit oralement au plus proche de son origine.

Les lettres de cet alphabet A P I seront écrites entre crochets pour les distinguer de l'alphabet français rencontré dans nos écritures ; exemples : [ʃ] qui représente le son *ch*, [ɲ] qui représente le son *gn*, [ɛ] qui représente le son *è, é, eí, ai*.

La langue orale patoisante utilise sensiblement les mêmes sons qu'en français mis à part quelques exceptions plus ou moins tranchées que nous détaillerons.

Les trois graphies nouvelles auxquelles nous avons eu recours, que nous ne rencontrons pas ou peu dans les écrits de la langue française mais que nous retrouverons dans les tableaux phonétiques sont :

- **jh** : ensemble de deux consonnes équivalentes du « j » français. Prononciation très spécifique qui se rencontre exclusivement dans notre région ;
- **th** : ensemble de deux consonnes représentant des sons légèrement différents, suivant l'endroit de la région où se pratique le patois charentais.
- **ē** : voyelle médiane qui se situe phonétiquement entre le « é » et le « è » ; prononciation très courante dans la langue française, qui n'est pas reconnue dans l'API utilisée en français ; ce son médian a été entrevu par l'Abbé Urgel dans son dictionnaire du Gabaye, et par les auteurs de l'Atlas linguistique et ethnographique de l'ouest). Exemples : o fēt biâ, histouère, fouère ;

D'autres sons, que nous ne pouvons pas matérialiser, se situent en intermédiaire entre deux sons existants :

- son intermédiaire entre la voyelle « o » et la voyelle « ou » : vat-ou ou vat-o ?
- son intermédiaire entre la voyelle « e » et la voyelle « u » dans les pronoms personnels « te » et « tu » ;
- son intermédiaire entre le « pre » le « peur » et le « por » : peursoune ou porsoune ?

Gueurnut chez les Popotabou L'asile d'aliénés Goulebenéze



Cette histoire, parue dans la Nouvelle République de Bordeaux et du Sud-Ouest du 3 août 1951, sous la rubrique des Histouères de la Pibole, je suis certain que vous ne la connaissez pas. Elle est toujours d'actualité, vous ne trouvez pas ?

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Lorsque le Charentais Gueurnut arriva dans le petit état des Popotabou, le hasard voulut que la première curiosité qu'il visita fut un asile d'aliénés. Au cours de ses voyages à l'étranger, on ne règle pas toujours comme on veut l'emploi de son temps. Le Directeur, un homme charmant, lui fit les honneurs de l'établissement où, d'ailleurs, il n'y avait pas de fous furieux, spectacle toujours pénible.

« Le coin le plus curieux de cet asile, dit le Directeur, c'est le pavillon où sont soignés trois ou quatre anciens ministres de ce pays. Ils ne sont pas dangereux, ce ne sont pas des fous au sens propre du mot. Tout au plus, à notre époque de surmenages intensifs, sont-ils légèrement ébranlés. Chacun d'eux a son tic et sa manie. Ils ne sont pas incurables, à vrai dire ils seraient mieux à leur place dans une maison de repos que dans un asile comme le nôtre.

Cependant, ils accomplissent ici, à certaines heures, les gestes rituels de leurs anciennes fonctions. Voyez ce Monsieur qui marche courbé vers le sol, inquiet, et qui regarde sous les tables et dans les coins, à la recherche de quelque chose : c'est un ancien Président du Conseil, il le fut pendant six heures, et savez-vous ce qu'il cherche ?

- Jhe zi comprends reun, dit Gueurnut.

- Il cherche une majorité qui fut introuvable sous sa Présidence ! Et cet autre, là-bas, qui agite en riant deux jouets d'enfant, une locomotive et un camion de poupées ? C'est un ancien ministre des transports qui ne put jamais réaliser la coordination du rail et de la route ! Et l'autre là-bas, qui manie un petit instrument qui ressemble à un baromètre ? C'est un ancien ministre du ravitaillement. L'instrument est de son invention, cela s'appelle un « beefteackographe » qui sert à constater la hausse constante du coût de la vie. Car chacun de ces Messieurs a son système ».

Comme il disait ces mots, ils se trouvèrent dans un couloir, en face d'un pensionnaire qui, les poches retournées, faisait le geste précis de se serrer le ventre avec une ceinture imaginaire.

« Et ceui-là, dit le Directeur...

- Oh thyieulà-là, dit le Charentais Gueurnut, j'h'ai pas d' besoin d'aller cougner à deux portes prr' savouèr ce qu'i fazait dans l' gouvernement des Popotabou : o l'est in ancien miniss' des finances !

- Les Français sont toujours clairvoyants pour juger les pays étrangers, et je constate qu'on est très à la page dans les Charentes, dit le Directeur des aliénés des Popotabou avec un fin sourire ».

Un peu de vocabulaire Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Patois

Français

Appropesir	Nettoyer, laver
Aqueni	Fatigué
Ar	Air
Arbigheois	Mauvais sujet. Déformation d'albigeois
Areugne	Cabocharde, araignée
Arou	Bon à rien, farfelu, inefficace
Arrimaghe	Accueil. Arrimaghe verbal : discours
Arsenit	Filou, loustic, personne désagréable
Artoupan ou artoupian	Chenapan
Assent (d')	D'accord
Asseye	Essai
Assotiner	Surprendre, rendre sot de surprise
Asteur	Maintenant, actuellement (à cette heure)
Atendillon	En-cas, en attendant de passer à table
Athieucher ou athiucher	Assécher, vider une bouteille
Athiuler	Déverser
Aviremouche	Gifle sur la joue en aller-retour
Avouène de thiuré	Poivre
Ayand ou ayant	Gland
Ayerot ou aillerot	Ail sauvage
Babigheot	Petit lait, babeurre
Babouin	Épouvantail
Baderole	Outroumer sa baderole de là : prendre le large (Doussinet)
Badinguet	Surnom donné à Napoléon III et à ses partisans. Badinguet serait l'ouvrier qui a aidé le futur empereur à s'évader de prison
Badouler ou bagouiller	Parler à tort et à travers, bavarder
Badraler	Flâner, bader
Baguezon	Sitoût baguezon chét : vieille expression saintongeaise pouvant être traduite par crépuscule, tombée du jour (Doussinet)
Balan	Rythme, équilibre. Aller d' son balan : aller à son rythme. On dit aussi « aller de son branle »
Balasse	Bal de tenue douteuse
Balé ou balet	Hangar rustique
Balerit	Oiseau de proie, épervier.
Bâlin	Pièce de toile de réparone (chanvre tissé très peu serré) de la taille d'un drap. Par extension bâlin a pris le sens du drap.
Baler	Flotter. I-l' ét si groû qu'i bale dans l'ève coume ine coï
Balot	Lèvre
Baragouane	Poireau de vigne (paurée baragouane)
Barbot	Blatte, cafard, cancrelas
Barrer	Fermer. Barrer le pourtau : fermer la porte

Kétoukolé Joël Lamiraud (Jhoëï)

Kétoukolé n° 69



Nous avons reçu cinq bonnes réponses pour ce kétoukolé avec **Francis Bouchereau** de Cherves (16), **Erick Mouton** de St Georges de Didonne (17), **Henri Estéve** de Genillé (37), **Patrick Gouyou** de La Capelle Biron (47). C'est **Jean-Jacques Bonnin** d'Angoulême (16), qui nous a donné le plus de détails sur ce Kétoukolé qui est effectivement une **scie de scieur de long**. Jean-Jacques avait un aïeul qui était scieur de long à Vénat, ancien bourg de St Yriex sur Charente vers 1850. Il nous a cité également une chanson de scieur de long en précisant qu'il en existait plusieurs, dont une qu'ils chantaient en famille, mais qu'il n'a pas retrouvée. Ces chansons sont des onomatopées car elles rappellent un bruit, qui en l'occurrence était la montée et la descente de cette grande scie avec un rythme très appuyé et saccadé.

Un dicton dit : "**Les scieurs de long ne vont pas en enfer, car ils l'ont déjà connu sur terre**". Cela donne un aperçu de ce que l'on demandait à ces pauvres diables qui manœuvraient cette grande scie de scieur de long que l'on appelait également **scie à quatre mains, niargue, beiche, voire belle-mère**... Ils faisaient des journées de douze à seize heures d'un mouvement répétitif. Pour la plupart ils partaient de chez eux de septembre à la St Jean, et se rendaient dans les régions où il y avait des forêts, de

l'embauche, et traversaient même des frontières pour cela. Ils voyageaient à pied avec havre-sac et chapeau à large bord qui protégeait de la pluie et de la sciure, couchant là où ils pouvaient. Des écrits parlent de scieurs de long dès le XVème siècle.

Arrivés sur le chantier, à deux ils débitaient à la longueur désirée les troncs déjà couchés par les bucherons avec une scie à deux poignées et lame très large appelée passe-partout ou godelan, et qui scie en travers des fibres du bois. Ensuite ils équarrièrent le tronc avec une hache à peler ou bigeoir, doloire,... Une fois pelée et bien équilibrée la bille bien lisse était tracée suivant les produits que l'on voulait en obtenir, poutres, chevrons, traverses de chemin de fer, planches ... Pour faire les tracés on utilisait un cordon, un fil à plomb. Le cordon tendu avait été préalablement imbibé de cendre de paille brûlée et diluée dans l'eau. Ils lâchaient d'un seul coup le cordon qui fouettait le tronc pelé et laissait une trace noire bien visible tout au long de la bille.

Ils hissaient alors la bille sur une chèvre, ou mouton, ou chantier, bien souvent monté sur place. Cet ensemble se composait d'une poutre solide et longue de trois à cinq mètres dont une extrémité reposait sur le sol, et l'autre était supportée à hauteur d'homme par deux ou trois pieds. La bille tracée était alors hissée via des poulies, leviers de force, ou autres et positionnée sur la chèvre. Ensuite, elle était attachée solidement avec des chaînes de telle manière qu'au minimum une moitié de la bille à scier dépasse de la chèvre. Les billes pouvaient aller jusqu'à dix mètres de long. En ce cas il fallait paraît-il deux chèvres.

La scie de scieur de long, qui elle sert à couper le bois dans le sens des fibres est montée sur un grand cadre de bois de plus de 1,60 m de haut et 1 m de large. Un tendeur à écrou donne la raideur voulue à une lame très large. Les dents recourbées vers le bas sont préalablement avoyées (pour obtenir un désalignement calculé des dents) avec un « tourne à gauche » pour donner du champ et permettre à la sciure de s'évacuer, et donc de scier. Une fois l'affûtage réalisé, les scieurs prennent position.

Ils travaillent généralement par paire, se connaissent bien et ne se séparent jamais. Le **chevrier** est en haut debout en équilibre quelques fois pieds nus pour mieux adhérer à la bille à couper. Le **renard ou renardier** lui est en bas, les pieds sur le sol, il travaille en avançant. Il tient la barre inférieure et porte un chapeau à larges bords pour limiter la sciure qui lui tombe dans les yeux. La scie ne coupe qu'à la descente. Le chevrier travaille lui à reculons, il remonte et guide la scie sur le tracé par le biais d'une grande poignée. Ils entament le sciage de toutes leurs planches en même temps, jusqu'au milieu de la bille qu'ils retournent finalement sur la chèvre pour scier les moitiés restantes. Pour les scieurs expérimentés, chaque nouveau passage arrive pile en face du premier, mais ils s'arrêtent à un doigt de la coupe précédente. A la dernière planche ils s'écartent, détachent la chaîne de maintien, la bille tombe et normalement les planches se séparent seules d'un coup. Bien souvent les scieurs de long signaient leurs planches par une petite bavure en forme de triangle. Pour les gros morceaux, il arrivait qu'il y ait deux renardiens à tirer la scie vers le bas. J'ai lu que les chevriers et renardiens n'inversaient jamais leurs positions car avec le temps ils avaient leur musculature adaptée à chacun des postes, mais est ce seulement une légende ?

Puis la suite, vous la connaissez, la scie à ruban est arrivée.



Les sites ci-après détectés sur Internet vous en apprendrons plus encore sur ce métier aujourd'hui disparu (trois sites explicatifs, une vidéo de 1942 en Belgique, et une chanson des scieurs de long) :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Scieur_de_long

<http://fransylva-paca.fr/wp/le-scieur-de-long/>

<https://www.arcoma.fr/fr/outils-d-antan/177-par-metiers/metiers-du-bois/scieur-de-long/324-scieur-de-long-les-outils>

<https://www.youtube.com/watch?v=pYZW7hTdpYg>

<https://www.youtube.com/watch?v=cdnQq9J5iQM>

Kétoukolé n° 70



Quelle est la particularité de ce joli petit poêle ?

Réponse à adresser à : joel.lamiraud@free.fr

Boune, t'en souvins-tu ? Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Boune, t'en souvins-tu, jh'aviont jhuste vingt ans,
Jhe rev'nis dau sarvice, jh'avis fait l'Alghérie.
O l'était la frairie, la frairie d' Saint-Sauvant.
Et jh'étais point bin gras, set coum' in balerit.

Mes mourain' bin trop largh' baliant su mon charcoué,
Jh'étais là, à bader, malhûreux, drôle perdu.
O-l' avait comb' de mond' qu'étiant éjhozillé,
Et moué boun' ghens jh'avis la mine d'in cheun battu.

Tout d'in cot, jh' te voéyis, avec ta robe à fleurs,
O fit coum' ine éloize, jh'en fus tout ébaffé.
Tu étis si jholie que jhe sentis mon thieur
Qui dagotait sans fin, qui battait sans répré.

Et quant tu te r'tôrnis, que tu m'as bireuillé,
Jh'étais in drôl' caunit, roujhe coum' in pabot.
Jh'étais prêt à m' saqué dan n'in creux de gueurlet,
O feurmigheait peurtout dans mon paure jhabot.

Tu dissis : « Moun émit, et si jh'alliont dansé ? »
Tu t'adeurssit à moué, à moué, paure babouin.
Jh'avont été au bal, et jh'avont virouné,
Et le sèr, nous en sont allés main dan la main.

Et dépeux thieu jhôr-là, jhe nous sont pu thyittés,
Jhe nous sont accoubiés, jh'étiout benais' tous deux.
Jh'avont oyut des drôles, zeux otout sont mariés.
Et nous deux, boune émie, asteur jhe sont des vieux.

Boune, t'en souvins-tu, jh'aviont jhuste vingt ans,
Jh'étiout jhène et jh'aviont d'avant nous toute la vie.
Mais o-l' a pas chanjhé, jhe t'aime teurjhou autant
Que quand jh' te rencontris, in jhôr, à n'in' frairie.

*Balerit : oiseau de proie, épervier ;
 Caunit : honteux ;
 Charcoué : carcasse, corps ;
 Dagoter : sauter ;
 Ébaffé : étonné, soufflé ;
 Gueurllet : grillon ;
 Mouraines : hardes, habits de mauvaise qualité ;
 Pabot : pavot ;
 Sans répré : sans arrêt ;
 Saqué : cacher ;
 Sèr : soir.*

Nos lecteurs nous écrivent

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Plusieurs lecteurs ont apprécié mon article sur « Les sots et l'internet ». Certains m'ont même signalé qu'ils avaient exclu certaines pages Facebook, en raison de la violence des commentaires, qui vont toujours dans le même sens. D'autres ont estimé que j'avais un peu exagéré, et qu'internet est devenu une nécessité dont il est difficile de se passer par ces temps troublés.

Bien sûr qu'internet est un outil indispensable, ne serait-ce que pour vous transmettre notre Boutillon. Par ailleurs, plusieurs pages Facebook sont de qualité, et certaines sont partenaires de votre journal : Le Quart d'heure charentais, Charente-Maritime hier et aujourd'hui, Surgères-Aigrefeuilles le passé d'un canton, La vraie vie à Saintes, La Rochelle Ile de Ré sa vie son paysage, La malle à culture charentaise, Radio Poitou, Les amis du patois charentais ...

Ce que je dénonce, ce sont ces pages dans lesquelles chacun se croit permis d'insulter ceux qui ne sont pas de leur avis.

Un autre article a attiré l'attention des lecteurs, celui sur « l'anar et le cheftaine », la comparaison faite entre Goulebenéze et Odette Comandon par François Julien-Labruyère. Ce texte est tiré de l'ouvrage « L'alambic de Charentes ». Pour répondre à ceux qui me demandent où trouver ce livre de référence, je répondrai qu'il faut un peu de chance pour le trouver dans une brocante locale ou sur internet.

L'analyse faite par François sur ces deux « géants » de l'identité charentaise est de qualité, dans la ligne du reste de l'ouvrage. Mais si ses conclusions tourment en faveur de Goulebenéze, il faut aussi reconnaître qu'Odette a écrit des textes de qualité.

Notre ami Jean-Jacques Bonnin ajoute : « À propos d'Odette Comandon. A l'époque où elle « officiait », je n'avais pas vraiment les moyens d'avoir accès à des documents me permettant de confirmer ou d'infirmer mes impressions. J'appréciais beaucoup ses productions. Mais ses prestations « orales » ne me plaisaient pas vraiment. Je leur trouvais une sorte d'artificialité, l'impression qu'elle forçait un peu la note, bref, tout cela ne me paraissait pas très naturel, des effets recherchés, alors que la simplicité, le naturel siéent à ce genre ».

Les lecteurs ont également apprécié l'article sur les expressions charentaises, et trouvent excellente l'idée de consacrer une page au vocabulaire. À poursuivre.

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maît' Piârre)
pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maît' Gueurnon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>